



Dans les pas de Jongkind en Dauphiné

LE BULLETIN 2024

Janvier 2025 - n° 25

Le mot du président

Cette année 2024 sera encore, malgré les aléas climatiques, un cru exceptionnel pour notre association avec en particulier 25 nouveaux adhérents. Que tous les animateurs et responsables de notre association soient remerciés car c'est grâce à leur investissement, à leur très grande disponibilité et à leur dynamisme que vous tous, chers adhérents et amis, trouvez beaucoup de plaisir à participer à nos activités.

Cette excellente santé morale de notre association nous dit probablement quelque chose sur le rôle et la place que nous représentons dans le paysage culturel local. Ce relatif succès correspond à une attente d'une partie de la population. Sous la bannière de Johan-Barthold Jongkind, nous apportons le lien que chaque participant retrouve dans les sorties culturelles au contact d'œuvres qui touchent la sensibilité de chacun. Je crois que notre association est très attentive aux attentes de tous. Le fil rouge de nos activités reste bien sûr la peinture impressionniste tout en n'hésitant pas à se confronter aux œuvres d'autres courants artistiques.

Mais notre activité de découverte culturelle serait assez commune si nous n'y associons pas nos initiatives de popularisation de l'œuvre de Jongkind. Ceci grâce à l'animation des circuits dans la vallée de la Bourbre et la plaine de Bièvre et à notre présence dans les rassemblements populaires où nous sommes invités.

Nous assurons modestement la présentation d'une œuvre picturale exceptionnelle en présentant les peintures de Jongkind dans des lieux inhabituels. Et c'est pour nous l'occasion d'engager une conversation particulière avec le public à partir de sujets pris dans la vie quotidienne d'un promeneur solitaire attentif à la peine des hommes.

Ainsi la conduite des circuits, la tenue de nos stands et les sorties culturelles relèvent-elles de cette volonté d'aider les amateurs ou les néophytes à regarder les œuvres des plus grands artistes, simplement pour le plaisir du regard et de l'esprit.

La récente acquisition par le musée des impressionnistes de Giverny du tableau de Jongkind *L'Escaut près d'Anvers, Soleil couchant, 1866* vient une nouvelle fois confirmer que Jongkind fait partie des très grands artistes, et nous sommes fiers d'avoir pu, grâce à notre grand nombre d'adhérents, apporter notre contribution à cette nouvelle médiatisation de notre artiste préféré.

Le président
Joseph Guétaz



Johan-Barthold Jongkind, Notre-Dame de Paris vue du quai Saint-Michel avec le Petit Pont, huile sur toile, 20 x 40 cm, 1854, musée du Louvre

**L'assemblée générale 2025 se tiendra le samedi matin 22 mars 2025
à partir de 9h 30 à la Salle du Peuple de Val-de-Virieu**

**Conférence à 14h 30 : "Claude Monet et les expositions", par Félicie Faizant de Maupeou
chercheuse Laboratoire Histoire des arts et des représentations, Université Paris Nanterre**

Conférence « Les saisons dans la peinture de Jongkind »

Alexis Metzger, géographe climatologue, enseignant-chercheur à l'École de la nature et du paysage à Blois, 23 mars 2024



Le public pendant la conférence

La salle du peuple de Val-de-Virieu est comble ce jour-là pour écouter le conférencier aborder le croisement entre Art et Climat. Après avoir présenté sa formation, Alexis Metzger se propose d'analyser les peintures de Jongkind sous l'angle climatique, en s'appuyant notamment sur la représentation des hivers dans la peinture hollandaise du XVII^{ème} siècle.



Le conférencier

Jongkind météophile

Et de qualifier, dans un premier temps, Jongkind de « météophile » ... Ce terme a été défini dans les années 1990 par Martin de la Sourdière, sociologue et

ethnologue de la météo. Le « météophile » se caractérise par une sensibilité et une attention très pointue aux éléments climatiques. Or Jongkind a ce rapport aux éléments que l'on retrouvera chez les impressionnistes qui exercent leur art en plein air. Il est sensible aux effets du soleil et du vent, aux ciels nocturnes, au calme aussi. Il observe et analyse tout. Cette attention portée aux variations climatiques n'a pas échappé à Paul Signac (1863-1935) lorsqu'il écrit « Pour exprimer tout ce qu'il ressent, pour peindre tout ce qui l'enchant, les brumes opalescentes, la neige, la fuite des



Johan-Barthold Jongkind, La Côte-Saint-André par temps d'orage, 2 avril 1885

nuages, il lui faut se créer un double métier qui lui permette d'abord de fixer devant la nature la course passagère de ces éléments en perpétuel mouvement ». Jongkind est témoin des variabilités climatiques journalières, saisonnières ou pluriannuelles. Ses aquarelles peuvent être comparées à un

journal météorologique. D'ailleurs Claude Roger-Marx, critique et historien d'art (1888-1977), note : « Il tient un merveilleux journal où les seuls éléments d'importance sont joués par le vent, par la neige ou par le soleil ». On retrouve parfois au dos des croquis de Jongkind ces informations assez fragmentaires. Et l'on peut citer encore Edmond Goncourt, écrivain (1822-1896) : « Tout le paysage qui a une valeur, à l'heure qu'il est, descend de sa peinture, lui emprunte ses ciels, ses atmosphères, ses terrains. Cela saute aux yeux et n'est dit par personne ». L'aquarelle *La voie ferrée à Blandin*, 1877, montre également l'intérêt du peintre pour les nuages « artificiels » transmis par la fumée de la locomotive à vapeur, sur fond de ciel calme.

Jongkind, peintre des types de temps instantanés Des œuvres marqueurs de saison

L'été, *Environs de Grenoble* 25 août 1883 : le débit de la rivière, lié à la fonte des neiges, est fort.

Aquarelle du 24 août 1874, *Lyon* : le Rhône a un débit faible, son niveau est bas, les systèmes d'amarrage sont en hauteur



Johan-Barthold Jongkind, Lyon, 24 août 1874

sur les quais. Il y avait eu trois mois de canicule cette année-là.

L'automne, *La Ciotat* le 8 octobre 1881 : Une femme se protège du soleil avec une ombrelle, il fait chaud. L'œuvre atteste l'attrait pour les paysages méditerranéens à cette époque.

8 novembre 1884, *Avenue Hector Berlioz, La Côte-Saint-André* : les arbres ont perdu leurs feuilles, fin d'automne.

L'hiver, *Port de Honfleur* 1876 : cette vue hivernale du littoral avec des touches de neige sur les quais est assez rare. Un flou de ciel de neige à l'arrière-plan, et une monochromie radicale de l'eau et des nuages. Cette année-là, la presse fait état d'un hiver persistant en Normandie, avec beaucoup de neige, de vent, de froid et des gelées.

Le printemps, au *Cimetière de Balbins* 8 avril 1888 : la représentation d'un ciel d'une douce clarté permet de situer la saison.

Une représentation précise des nuages

Son attrait pour le ciel montre l'imbrication des nuages de différentes hauteurs dont il réalise des représentations réalistes : les « cumulonimbus calvus » dans *N.D. de Paris vu du quai Saint Michel avec le petit pont* 1854, les « alto cumulus »

et les « altostratus » dans *Nyon, lac de Genève* 28 septembre 1875, les « stratocumulus » dans *Grenoble* 1877, les « nimbostratus » et les « altocumulus » dans *La Côte-Saint-André par temps d'orage* 2 avril 1885. Enfin des « stratus fractus » dans l'aquarelle *Montrevel par Châbons*.

Les ciels sans nuages sont très rares chez Jongkind, on



Johan-Barthold Jongkind, *Nyon, lac de Genève*, 28 septembre 1875

remarque une préférence pour les nuages à extension verticale et pour les ciels de traîne après le passage d'une perturbation. Pas de brume, de brouillard bas ni de vent fort et les précipitations sont rares.

Eugène Boudin (1824-1898) dira des aquarelles de Jongkind : « C'est fait avec rien, et pourtant la fluidité du ciel et des nuages y sont traduits avec une précision inimaginable ».

Le ciel chargé de nuages nous révèle la technique du peintre: les nuages sont d'abord esquissés d'un trait de crayon rapide, puis Jongkind les complète en utilisant un lavis bleu d'aquarelle laissant apparaître en partie le blanc du papier, qui prend alors sa valeur de couleur (« la réserve »). Si le spectacle ne correspond pas à ce qu'il veut peindre, Jongkind organise les éléments du paysage pour structurer son œuvre, pliant la nature à son désir pictural.

Recréateur des hivers hollandais

Jongkind est témoin du grand hiver 1879-1880, un hiver exceptionnel avec le gel presque constant. En témoignent plusieurs de ses œuvres :

Rue du Faubourg Saint Jacques 1879 : on déneige la rue et les trottoirs, très beau ciel blanc gris. *Neige sur le boulevard de l'Hôpital, Paris* 1879 : même monochromie de tons froids.

Jongkind revient en Dauphiné le 16 janvier 1880. Dans ses aquarelles de *La Côte-Saint-André*, il représente cet hiver, les 17, 28 et 30 janvier. Le 17 la neige recouvre le sol, le ciel jaune bleuté qui se reflète sur la neige rend l'impression de froid. Le 28 le ciel est plus clair, la lumière transparente. Le dessin plus souple et le trait plus apaisé signent le retour d'une certaine douceur, quelques



Johan-Barthold Jongkind, *rue du Faubourg Saint-Jacques*, 1879

fragments de neige résistent encore sur les côteaux. Et le 30 janvier, la neige est de nouveau présente sur les toits et les arbres, le ciel a des tonalités de jaune, parsemé de touches de mauve au niveau des ombres et des branches d'arbres. Au dos de l'aquarelle : « On sert à boire au Chuzeau à l'entrée de La Côte-Saint-André ».

Le 31 janvier 1880, *La Côte-Saint-André sous la neige* : les toits



J.B. Jongkind, *La Côte-Saint-André sous la neige*, 31 janvier 1880

sont toujours couverts de neige ! Le travail de Jongkind accompagne la courbe des températures minimales et maximales relevées à la station météo de Lyon : une phase sans dégel entre le 19 et le 28 janvier, puis un redoux jusqu'en février. Une autre aquarelle, *Le col de Balbins et la montagne d'Ornacieux* 9 février 1880, au dos de laquelle Jongkind note « à une demi-heure de La Côte-Saint-André sur la grande route pour Vienne et Lyon », montre qu'il s'intéresse à l'effet après le dégel. La neige a disparu. Cette vue fait intervenir des tons verts et quelques bruns à l'horizon qui répondent à la teinte sombre- du ciel.

Cette même année, les peintres impressionnistes se sont souvent saisis de cette belle lumière d'hiver. Armand Guillaumin (1841-1927) rend compte de la Seine gelée dans une huile sur toile *La Place Valhubert* vers 1880.

Notre conférencier met ensuite en parallèle plusieurs peintures de Jongkind avec des représentations d'hivers hollandais au XVIIème siècle, ce siècle d'or hollandais dont Jongkind est l'héritier du fait de sa formation à La Haye :

- Jan van Goyen, 1626, Aert van der Neer, 1658 et Jongkind, 1844



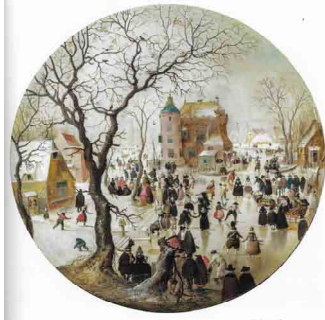
Jan Van Goyen, *Paysage d'hiver avec des patineurs*, 1653



Esaias Van de Velde, *paysage d'hiver*, 1623

- Adrien van de Velde, 1668 et Jongkind, 1862
- Salomon van Ruysdael, 1853 et Jongkind, 1864
- Aert van der Neer, 1660 et Jongkind, 1865
- Avercamp, vers 1620 et Jongkind, 1873
- Esaias van de Velde, 1618 et Jongkind, 1878
- Van Ruysdel, vers 1670 et Jongkind, 1879

À la suite de cette esquisse de comparaisons, on peut conclure d'une part que Jongkind reprend les emblèmes que sont les moulins, les canaux et les arbres, et d'autre part que



Hendrick Avercamp, *Scène d'hiver avec des patineurs près d'un château, 1608*

les ciels sont semblables, notamment au niveau des couleurs. Par ailleurs, il y a plus de représentations de neige chez Jongkind, plus de caractérisations de la glace elle-même au détriment du nombre de patineurs et de jeux sur glace représentés.

L'attention du peintre est davantage portée sur le rendu d'un climat, d'une

atmosphère que sur l'aspect anecdotique.

Un artiste créateur de patrimoine climatique

Comme tout artiste, Jongkind, dans sa peinture, est le témoin de son environnement et de l'évolution du climat. La pluie, le vent, les nuages, le chaud et le froid, sont autant de phénomènes qu'il a considérés avec une attention particulière.

Alexis Metzger termine son intervention par une citation de Claude Roger-Marx au sujet de Jongkind: « Peintre-enfant



Johan-Bartbold Jongkind, *patineurs bollandais avec deux moulins à droite, 1864*

que tout étonne et que tout enchante, frémissant à chaque pas fait dans la nature, réagissant avec la même ardeur à la fin de sa vie, autant au printemps qu'aux ciels voilés, qu'à l'hiver ».

Le public, conquis par cette approche originale de l'œuvre de Jongkind, venait d'apprendre que la palette d'un peintre pouvait révéler les attraits que la météo exerce... On ne regarderait désormais plus le ciel de la même manière et on allait se documenter davantage sur la peinture du siècle d'or hollandais.

Cet exposé où l'érudition s'était énoncée avec clarté et simplicité fut suivi d'un débat et d'une série de dédicaces.

Sortie du 29 Avril 2024

Exposition « MIRÓ un brasier de signes » Collection du Centre Pompidou au musée de Grenoble.

Nous visitons par petits groupes l'exposition Miró au musée de Grenoble, grande rétrospective qui balaye toute son œuvre.

Joan Miró, catalan, est né à Barcelone en 1893 et mort à Palma de Majorque en 1983. C'est un contemporain de Picasso. Ses parents sont aisés. Miró a peu de goût pour les études classiques, il veut être artiste, ce qui ne plaît guère aux parents. Il entre cependant à 14 ans à l'école des Beaux-Arts puis commence plus tard des études de commerce, vite abandonnées. Il se plaît à Montroig, petit village catalan où ses parents possèdent une maison.

L'exposition réunit 130 œuvres présentées chronologiquement dans 18 salles du musée de Grenoble. Les premiers tableaux de Miró retracent son ancrage dans la



Intérieur, 81 x 65,5 cm, 1923

terre catalane de son enfance, Montroig. Ce sont des scènes réalistes et paysannes. Miró est dans sa période « détailliste ». Ainsi *Intérieur* (juillet 1922-printemps 1923), un des rares tableaux où Miró parle du réel en représentant de vrais objets, des animaux, un personnage reconnaissable. Miró raconte ici Montroig où il observe la vie des

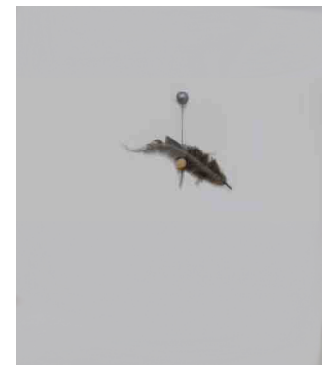
paysans et la détaille : on est dans l'intimité d'une cuisine avec la forte présence de la gardienne des lieux tenant un lapin. À proximité un chat, un torchon, une assiette, un dessin un peu archaïque, naïf avec des lignes, des triangles, une géométrie, des signes simples très stylisés, un fond aérien : c'est une « peinture poésie » qui traduit l'amour de la terre.

Puis Miró s'installe à Paris (1919-1920) et intègre le groupe des Surréalistes et ce sont les peintures de ses rêves (1925-1927) qui prennent naissance. Poésie

et littérature surréalistes l'entourent. Miró se « dégage de toute convention picturale », comme il l'écrit en août 1924 à Michel Leiris. Il élabore un « langage secret, composé de formules d'enchantement » : c'est le « *miromonde* » souvent provoqué par la faim et les hallucinations. « Ce n'est pas de



La sieste, 113 x 146 cm, 1925



Portrait d'une danseuse, 100 x 80 cm, 1928

l'art abstrait », dit Miró « c'est un monde imaginaire, cosmique, un langage très personnel ! »

La sieste : Miró travaille l'espace, il ne va jamais vers quelque chose de totalement abstrait, sa peinture est légère, aucune

pesanteur. Le fond du tableau, c'est le ciel bleu et le support de sa poésie. Il y place des signes : une silhouette de dormeuse, 12 l'heure de la sieste, la chaleur du soleil (rond noir).

Miró va vers l'épuration, il se sert de signes élémentaires. C'est une peinture de rêve.

Ensuite, entre 1929 et 1930, Miró se livre à des explorations matérialistes. Les conventions sont contestées et il dit « adieu à la peinture » (peinture, collage...). C'est la période dite sauvage.

Portrait de danseuse, un tableau-objet : une épingle à chapeau plantée sur un support, un bouchon de liège et une plume qui représenterait les bras, la légèreté de la danseuse aérienne. C'est un choc poétique.

Miró colle, assemble, bricole pour « assassiner la peinture » : il lui reproche ses valeurs bourgeoises. Il ose l'abstraction, va au-delà de la peinture. Il engage une quête spirituelle. La

peinture devient plus grave, la période est cauchemardesque, l'inquiétude monte. Les couleurs sont violentes, les formes géométriques sur fonds sombres sont constellées de graphismes brutaux. *Personnage* (1934) : Support papier. C'est un bonhomme un peu inquietant, difforme, peint avec des pastels colorés. Des mots reliés entre eux : *un dessin-poème* (11 nov. 1937). « Étoile - nichon - escargot - soleil - comète - palpitation de la chair », ces mots sur « toile »



Personnage, 106,3 x 70,5 cm, 1934

nous font penser à Magritte...

Dans la salle suivante, nous admirons des tableaux avec de très nombreux signes, ressemblant à un vitrail. Dans un deuxième temps, nous voyons la couleur et le détail avec finesse et lumière. C'est l'éblouissante série des



La course de taureaux, 114 x 144 cm, 1945

Constellations

commencée en août

1939 à Varengeville-sur-mer en Normandie et poursuivie ensuite à Barcelone et Palma de Majorque pendant la guerre. Miró interroge les astres. *L'oiseau migrateur-Constellations* (1941) : Gestes rapides. Nombreux signes de crayons simples sur papier sombre. Peu de couleur : rouge, bleu, noir, un peu de vert. *La course de taureaux* (8 octobre 1945) Miró a visité les grottes d'Altamira en Espagne. Il a découvert les peintures rupestres et sent l'envie de revenir aux sources. Il redonne au geste sa puissance primitive. C'est une scène très stylisée, naïve. Admirons au passage un vase boule de 1941. La fantaisie de Miró n'a pas de limites.

En 1947, Miró fait son premier voyage aux USA où il rencontre son ami Alexandre Calder. Il découvre l'art américain. Déterminé à dépasser la peinture de chevalet, il se lance dans des formats monumentaux à mi-chemin entre écriture et peinture, intitulés « *miroglyphes en liberté* » par Jacques Dupin.

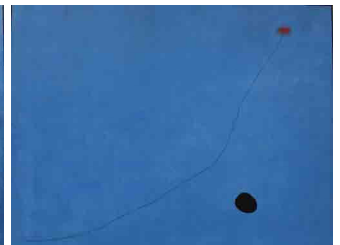
Grande bande (1953), long tableau avec de très nombreux signes et des idéogrammes. C'est une « phrase » sur un support pariétal à déchiffrer...

Nous voilà en 1961. Miró, installé dans son nouvel atelier de Palma de Majorque renouvelle son langage. Il travaille à même le sol, peint avec les doigts, renoue avec l'automatisme des surréalistes. Sa production graphique est importante et son écriture violente est nourrie de l'expressionnisme abstrait américain et de la calligraphie orientale, de la peinture japonaise (il est au Japon en 1966).

Bleu I II III (1961) : ces très grandes toiles représentent l'Essence de l'Art. Les toiles sont d'une très grande simplicité. Ascèse et spiritualité habitent ces trois immenses tableaux. Un bleu profond inonde ces trois toiles. Quelques



Bleu I, 270 x 355 cm, 1961



Bleu III, 268 x 349 cm, 1961

signes ultra simples disparaissent peu à peu de la première à la troisième toile. C'est une méditation sur le vide. Cette couleur bleue métaphysique permet l'immersion et la contemplation.



Femme, oiseaux, 50,2 x 65,2 cm, 1976

A partir de 1966 et jusqu'à la fin de sa vie, Miró réalise près de 400 sculptures, la plupart en bronze. Son inventivité est inspirée par le jeu surréaliste et l'esprit du Pop Art.

Corps de Femme aux attributs féminins très bien marqués,

avec trois mèches de cheveux. Dans son atelier de Palma de Majorque, Miró, avec une violence créatrice et une effervescence nouvelle, continue à expérimenter, faisant preuve d'un profond anticonformisme. Sculptures, peintures et dessins sont imprégnés d'une grande puissance cosmique où dominent « la femme chtonienne et l'oiseau sidéral » (Jean Leymarie). *Femme, oiseaux* (1976) : sur fond noir, des traits excessivement simples tracent un oiseau en rouge. En dessus des traits blancs symbolisent la femme. Tableau violent par ses couleurs et son tracé. *Personnages et oiseaux dans la nuit* (1974) : Miró expressionniste est ici dans la démesure. On sent de sa part une passion violente et

soudaine : beaucoup de noir, de rouge, traduisant une angoisse, une gravité qui rappelle ses peintures sauvages.

En conclusion, Joan Miró, artiste du XXème, se distingue par sa liberté créatrice, sa puissance évocatrice et son extrême modernité, le tout baigné de poésie. Voilà une exposition qui nous interpelle, nous touche et nous enchante !

L'artiste n'a-t-il pas dit : « Que mon œuvre soit comme un poème mis en musique par un peintre ».

Exposition « Terraz, quatre générations de guides photographes » au musée de l'Ancien Evêché de Grenoble

Cette exposition présente l'œuvre d'alpinistes-photographes d'une même famille sur quatre générations, des débuts de la photographie vers 1850, jusqu'au début du XXIème siècle. Elle témoigne de la naissance d'une nouvelle discipline, la



Gaston Rebuffat sur le gendarme du pic de Roc (3407 m.) en 1960

photographie de montagne, dans le cadre exceptionnel du Mont-Blanc. Elle nous permet non seulement d'admirer des reproductions de photographies de magnifiques paysages d'altitude, mais également de découvrir l'évolution du matériel de photographie utilisé sur une longue période.

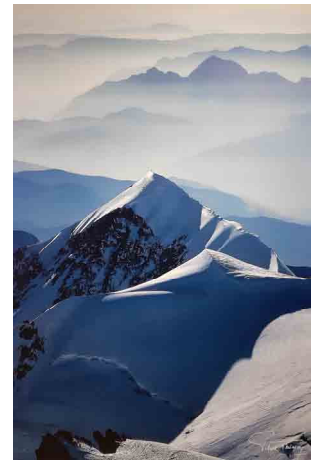
La famille Tairraz est emblématique de l'ancrage dans la vallée de Chamonix de cette nouvelle discipline. Quatre générations s'y sont illustrées, et leurs travaux font l'objet de cette exposition : Joseph Tairraz, le pionnier, 1827-1902, intègre la compagnie des guides en 1851 et fonde un premier atelier de « Photographie Alpine » avant 1863. Il est suivi par Georges I, l'entrepreneur, 1868-1924, son fils Georges II, le

cinéaste, 1900-1975, et enfin son petit-fils Pierre, le contemplatif, 1933-2000. Leur œuvre exceptionnelle, en montagne comme dans la vallée, qui compte 15 000 images, a pu être qualifiée de « regard Tairraz », fait d'humilité et de sensibilité « de ceux qui cherchent dans les hauts sommets la beauté, la poésie, l'harmonie et le rêve ».

Georges I développe l'activité de l'atelier qu'il renomme « Photographie Alpine Tairraz » après s'être formé à la photographie à Paris pendant deux ans. Il utilise comme supports de grandes plaques de verre (50 x 60cm) fragiles et un lourd matériel de chambre noire de 250 kg, transporté par une équipe de porteurs. Chaque photo réussie et ramenée intacte après l'escalade est un petit miracle. Il assure la couverture photographique de la deuxième ascension du Petit Dru (3754 m.), l'une de parois les plus vertigineuses des Alpes.

Avec Georges II, une révolution technique permet de réaliser les photographies avec un appareil Leica 24 x 36. Ayant passé son brevet de guide, Georges II délaisse le travail en studio et se consacre aux ascensions en haute montagne, où il assure un rôle de conseil et de chef-opérateur auprès de cinéastes pour les scènes en haute montagne. Il fréquente de grands alpinistes, comme Gaston Rebuffat ou Roger Frison-Roche, qu'il immortalise par des clichés en pleine action, comme sur une photo de Gaston Rebuffat sur le gendarme du pic de Roc (3407 m.) qui témoigne à la fois de l'exploit sportif de l'alpiniste et de l'art de la mise en scène du photographe.

Pierre, le dernier représentant de la lignée, fera également une solide formation technique à Paris dans deux écoles renommées : l'Ecole Nationale de photographie et de cinématographie, et l'Institut des hautes Etudes Cinématographiques. Une deuxième révolution intervient dans les années 1960 : le passage à la couleur. Pour Pierre, les meilleures photographies sont celles qui donnent du « rêve », et l'on a pu dire que ses photographies ont une dimension quasi spirituelle, comme en témoigne le magnifique cliché ci-contre.



Voyage sur la Côte d'Azur en Juin 2024

Villa et jardins Ephrussi de Rothschild

Après avoir rejoint notre guide, nous démarrons notre séjour par la visite guidée de la villa Ephrussi de Rothschild et de ses jardins à Saint-Jean-Cap-Ferrat.

Avant de découvrir la villa de Béatrice Ephrussi de Rothschild, construite entre 1907 et 1912, nous marchons gentiment entre des haies de lauriers roses, de pins parasols

et de jasmin odorant ! Et nous découvrons cette villa chic du début du XXème siècle, puis ses neuf jardins originaux.

Un peu d'histoire

Béatrice de Rothschild est née en 1864, dans une riche famille de banquiers. Elle ne manque pas de charme et d'intelligence. Elle épouse à 19 ans un banquier d'origine russe, Maurice Ephrussi, ami de ses parents et de 15 ans son



La Villa Ephrussi

ainé. Ils se séparent après 21 ans de mariage, en 1904, sans avoir eu d'enfants.

Dès lors, Béatrice s'adonne à l'une de ses grandes passions : la collection d'objets d'art. En 1905, son père meurt et elle hérite de son immense fortune. Elle est séduite par un terrain et s'empresse de l'acheter,

apprenant que Léopold II, roi des belges, s'y est intéressé. Aussitôt, elle supervise la réalisation des jardins, qui durera sept ans. Le terrain initial, de sept hectares, n'est qu'un espace rocailleux qu'il faudra défoncer à coup de dynamite.

Elle fait aménager plusieurs jardins en commençant par celui à la française, avec pièces d'eau. Nous déambulons dans les allées fleuries et richement arborées : La roseraie, le jardin exotique, le jardin provençal, le jardin japonais, le jardin lapidaire, le jardin florentin, le jardin espagnol et le jardin de Sèvres : tous magnifiques.



Jardin de la villa

Alors qu'ils sont construits sur un promontoire en forme de bateau, leur originalité est d'être dans la pente ; nous montons, descendons, traversons : colonnades, cascades, bassins fleuris, parterres. Il y en a pour tous les goûts.

Ensuite, en 1907, les travaux de la villa débutent. Mme de Rothschild parcourt l'Europe, à la recherche de mobilier, de tableaux, d'œuvres d'art, d'objets hétéroclites ...

En 1912, elle s'y installe et l'occupe régulièrement pendant dix ans, partageant son temps

entre Paris, Monaco et Deauville. Voilà pour sa vie.

Son domaine

Béatrice de Rothschild fait de sa villa une demeure de collectionneurs : porcelaines, tableaux de maîtres, mobilier, pas toujours harmonieux mais c'est son goût. Elle a des chats, des chiens et une mangouste ; elle mélange les styles : époque romaine, porte d'entrée de la synagogue de Tolède, porcelaine allemande,



Vue depuis l'intérieur



Décoration intérieure

française, tapisserie des Gobelins, porte sculptée d'Andalousie, moucharabieh, paravents et meubles chinois, horloge de marbre, bonheur du jour.

En 1934, Béatrice de Rothschild fait don de la totalité de son domaine à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France.

Les jardins à eux-seuls valent le détour. Quant à la villa, son luxe ostentatoire plaît ou ne plaît pas, c'est selon, mais nous sommes séduits par la vue imprenable sur les jardins et la Méditerranée.



Les jardins à la française



Vue sur Cap d'Ail

Nice, « Nissa La Bella » second jour

« Incroyable, cosmopolite et magnifique » (Woody Allen, lors d'un tournage)

Il est des villes pour lesquelles on a un vrai coup de cœur. Nice, baignée de couleurs et de lumière, en fait sans doute partie. C'est le cas de nombreux artistes, ainsi Woody Allen ou encore Henri Matisse qui s'exprimait ainsi : « *Quand j'ai compris que chaque matin je reverrai cette lumière, je ne pouvais croire à mon bonheur.* »

Cet éblouissement, nous le ressentirons tous à de multiples moments de notre visite. Mais avant cela, c'est pour l'essentiel en autocar que notre guide nous fera découvrir quelques sites incontournables de la ville.

Nice cosmopolite

Première découverte, celle d'une présence anglaise qui se manifeste dès le XVIIIe, mais dont les traces sont toujours bien présentes au XXIe, ne serait-ce que dans la nomenclature des rues du centre-ville : Avenue Reine Victoria et un boulevard au nom de son fils, Edward VII.

A la fin du XIXe en effet, cette présence britannique ne fera que croître à la faveur de très nombreux séjours effectués dans la ville par la reine Victoria. La passion de la souveraine pour Nice était telle qu'à sa mort, elle prononcera ce mot fameux : « Ah si seulement j'étais restée à Nice, je guérirais : ». Les cinq séjours de la reine (dont le dernier en 1896) seront une incroyable publicité pour la ville, chacun

d'entre eux étant détaillé dans la presse britannique. D'autant que le médecin écossais, le docteur Smollett, affirmait de son côté ce qui ne nous étonnera guère : que l'on s'enrhume moins à Nice qu'en Angleterre !



Palace Régina à Cimiez

C'est donc grâce à la reine que va s'édifier un important patrimoine Belle Époque. De luxueux palaces vont voir le jour notamment sur les hauteurs de Cimiez : le grand hôtel Cimiez où elle séjournera tout d'abord, puis l'Excelsior hôtel Regina. La colline devient un

haut lieu de villégiature internationale qu'affectionnent les grands de ce monde. La crise de 1929 verra la fin inexorable de ces palaces. On préférera ensuite les bords de mer et l'hôtel Cimiez est désormais un centre hospitalier universitaire.

Les Russes grands rivaux des Britanniques dans la vie mondaine

Concurrents des Anglais, les Russes s'installent au milieu du XIXe sur la Riviera, et à Nice en particulier, qui sera surnommée la petite Russie. Et c'est ce quartier du Piol situé en périphérie que nous traversons.

A la suite de la tsarine, Alexandra Federovna, veuve de Nicolas II, une colonie riche et élégante va s'installer dans de somptueuses demeures, inscrivant dans la culture niçoise ses églises et ses villas. Au cours du temps, les Anglais prétendront que les Russes ont implanté dans leur chère ville de Nice leur agitation et leur tumulte intérieur !

Sous les coupoles bleues de Saint-Nicolas

C'est l'une de ces églises orthodoxes qui va retenir toute notre attention, la cathédrale Saint-Nicolas et Sainte-Alexandrovna. Par sa taille et sa beauté, le bâtiment témoigne de l'importance de la communauté de l'époque. Mais, à l'intérieur, sous ses coupoles bleues, nous notons la dévotion d'une communauté importante de pratiquants. Sans doute ne sont-ils pas les descendants de cette aristocratie russe de la fin du XIXe, mais plutôt ceux des « Russes blancs » qui après la révolution russe et la guerre de 1914, se sont exilés à Nice, fondant une confrérie de chauffeurs de taxis.



La cathédrale Saint-Nicolas

La décoration très riche de la cathédrale, ornée de multiples icônes familiales, de fresques, de boiseries sculptées et d'une iconostase (1) en métal repoussé ciselé (2), en fait un véritable musée d'art orthodoxe.

(1) iconostase: cloison décorée d'images, d'icônes qui sépare la nef du sanctuaire

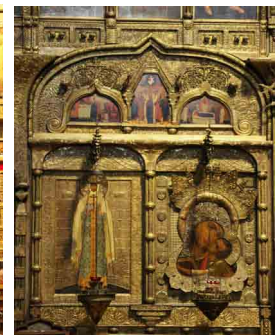
(2) métal repoussé : processus d'estampe qui produit des dessins en relief ou en creux sur du métal.



Une importante communauté de pratiquants



L'iconostase



Multiples icônes sculptées

A l'origine de la cathédrale, un chagrin d'amour



Statue du tsarévitch Nicolas

En 1865, le tsarévitch Nicolas, fils d'Alexandra et d'Alexandre II, meurt d'une méningite dans la villa Bermond louée par son père. Le chagrin des parents est immense. Peu après le décès, le tsar fait édifier sur le lieu même une chapelle. A partir de 1903, commenceront les travaux de la cathédrale à proximité de l'oratoire, selon les plans de Mikhaïl Preobrajenski, professeur d'architecture à l'Académie

impériale des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg. Elle sera inaugurée en 1912.

A partir de 2006, elle donnera lieu à un important conflit avec la Fédération de Russie qui revendique sa propriété. Un tribunal niçois donnera gain de cause à la Russie.

En route pour la colline Cimiez : la Coulée verte

Nous quittons le quartier russe pour un autre site, celui de l'église et du monastère franciscain de Cimiez. Pour ce faire, nous allons emprunter un axe de circulation sud-nord, particulièrement structurant pour la ville : la promenade du Paillon. Le Paillon est un fleuve qui servait au Moyen-Âge de défense naturelle pour la ville basse, le vieux Nice. Son courant faisait aussi tourner les moulins ou les tanneries et irriguait les champs. Petit filet d'eau à la belle saison, il pouvait se muer en vague torrentielle. Aussi peu à peu, on décide au XIXe de recouvrir au moins partiellement le fleuve et, progressivement, ce nouvel espace devient un jardin qui ne cesse d'évoluer, devenant le support de nombreux espaces culturels et sportifs.

Ainsi la Promenade s'est muée en une « coulée verte », un parc de 12 ha qui relie le MAMAC (Musée d'Art moderne

et d'Art contemporain) au théâtre de verdure et à la Promenade des Anglais. Mais cet aménagement ne s'arrête



Se rafraîchir dans la coulée verte

pas là puisque la mairie de Nice a conçu un grand projet : la plantation d'une forêt urbaine. 1500 arbres vont être plantés pour prolonger la Promenade. L'idée est de créer un jardin médicinal qui rappelle les collines niçoises. Un projet séduisant amenant à détruire le Théâtre national de Nice, ce qui n'est pas du goût de tout le monde, et notamment de notre guide !

Cimiez : un couvent franciscain du XIIIe



L'église Notre-Dame de l'Assomption

Fondé sur un site romain par des moines bénédictins au IXe, le monastère, monument historique, remonte donc aux origines de la ville. Le cimetière où reposent Matisse, Roger Martin du Gard et Raoul Dufy, et le sublime jardin avec sa roseraie et ses massifs

méditerranéens sont un havre de paix où l'on peut profiter d'une ombre agréable. Cultivé par les moines pour les vignes, les fruitiers et les plantes médicinales, il a gardé son tracé initial, s'organisant autour du puits central.



Promenade dans les jardins du monastère

L'église Notre-Dame



Le Christ séraphique

de l'Assomption, contiguë au monastère, date, elle, du XVe. Sa façade imposante, véritable dentelle de pierre, est une vraie curiosité architecturale. Sur la place, un calvaire constitué d'une haute colonne de marbre torsadé. Elle supporte un « Christ séraphique » dont les ailes d'ange forment les bras de la croix. L'artiste s'est ici inspiré d'une vision d'un séraphin à Saint

François d'Assise. Il faut noter que cette statuaire est la copie d'un original qui se trouve à l'intérieur même du monastère de Cimiez.

Fin de la promenade et premier éblouissement sur ce site d'où l'on embrasse un point de vue unique sur l'arrière-pays niçois, les collines boisées, les parcs et jardins d'essences méditerranéennes, les toits ocres rouges de la vieille ville, et plus loin encore la fusion tout en nuances de bleus entre la mer et le ciel. Cette mer méditerranée et ses rivages, nous allons bientôt les rejoindre pour un premier contact avec la Promenade des Anglais.



Point de vue sur Nice depuis les jardins

Une des plus célèbres avenues du monde

Nous voici maintenant sur cette longue portion de littoral



Le long de la Promenade des Anglais

(7 kms au total) que les Niçois avaient baptisée « Camin dei Inglès », le chemin des Anglais, parce que l'un d'entre eux avait créé à ses frais un modeste sentier de 2 mètres de large en bordure de la plage. Le petit chemin est devenu cette élégante avenue joliment fleurie et plantée de palmiers qui épouse la Baie des Anges. Tout simplement une des plus célèbres avenues du monde, la Promenade des Anglais. Centre de la vie mondaine durant l'hiver au XIXe, elle connaît surtout après la guerre une métamorphose architecturale où va s'imposer le style Art déco tel qu'on le connaît encore. Ainsi apparaissent les premiers palaces comme le Négresco (1913) ou le célèbre Palais de la Méditerranée, un nouveau casino considéré comme un chef d'œuvre de l'Art déco.

C'est aussi la naissance d'un tourisme plus sportif avec les nouveaux sports balnéaires et nautiques. Progressivement, la saison d'été se substituera à la saison d'hiver des élégantes en crinoline.

Les chaises bleues, comme les pergolas, sont les éternels symboles de ce nouveau tourisme de plage pour les adeptes du farniente.



Chaise bleue, structure de Sabine Géraudie

La « Prom » d'aujourd'hui

La Prom comme on dit aujourd'hui a connu plusieurs années de rénovation qui lui ont permis d'être inscrite au patrimoine de l'humanité de l'Unesco. C'est désormais un lieu privilégié pour les joggers, les cyclistes ou les amateurs de rollers, ce qui ne freine pas la circulation de 100 000 véhicules par jour. Pour la sécurité et l'empreinte carbone, il faudra sans doute faire des efforts. Ce qui ne change pas

depuis des siècles, ce sont ces milliers de promeneurs qui ont toujours autant de plaisir à emprunter les sept kilomètres de la promenade, le plaisir de contempler encore et encore la Grande Bleue et l'infinie variété des villas et palaces.

La « Prom » s'ouvre sur la ville, le jardin Albert 1^{er} et ses statues méditatives. Ce qui permet de rejoindre la place Masséna et la « coulée verte ».



Statues en résine blanche, 12 m au-dessus du sol par Jaume Plensa

Le trésor baroque du Vieux-Nice

Sur le quai des Etats-Unis, face à la mer, l'opéra de Nice (reconstruit en 1885 à la suite d'un incendie faisant 200 victimes). Le théâtre lyrique sera un peu notre porte d'entrée dans la vieille ville. Un quartier en forme de triangle, cerné par la mer au sud, la Promenade du Paillon à l'ouest et la colline du château, site de la première ville médiévale, à l'est. Nous découvrirons tout d'abord le Cours Saleya, un des lieux les plus animés de la ville, avec ses multiples terrasses et surtout son célèbre marché aux fleurs et légumes, un ravissement pour les yeux. Très rectiligne, le quartier se déploie parallèlement à d'anciens petits entrepôts qui recevaient autrefois les marchandises dont l'or blanc, le sel, à l'origine de la toponymie.



Promenade dans le vieux Nice

Soudain, un bruit très sourd. Sursaut ! Il s'agit, nous rassure notre guide, d'un coup de canon tiré à midi chaque jour. Une tradition militaire depuis 1881. Il est donc midi et c'est au pas de course que nous empruntons les étroites rues pavées où s'activent vendeurs de savon, cafés et marchands de glace dans un joyeux brouhaha.

Car le but de la guide est bien de nous conduire dans un haut lieu de l'art baroque niçois, particulièrement riche dans ce vieux quartier.

L'église Saint-Jacques le majeur, sur la place du Gesu, est emblématique de cette époque de la contre-réforme où il s'agit pour les catholiques de reconquérir leurs ouailles après les guerres de religion. Pour cela un mot d'ordre : « Étonner, séduire, et convaincre ». En cela l'édifice à la façade bleutée ne décevra pas. Construit en 1607 par un riche bourgeois niçois, il n'a rien de l'austérité d'un temple protestant avec un ornement particulièrement riche en stucs, faux marbres, angelots, médaillons. Sans toutefois nuire à la spiritualité qui s'en dégage de par son architecture de lumière.



L'église Saint-Jacques le majeur

La visite se conclura dans un sympathique restaurant spécialiste de la cuisine « nissarde ». Mais nous n'en aurons cependant pas fini avec la Bella Nissa, car une longue soirée « temps libre » permettra à chacun de s'approprier la ville à son rythme et selon ses choix : shopping par exemple dans les rues du Vieux-Nice et les élégantes boutiques de la belle Place Masséna. On pourra prendre le temps de craquer pour



Groupe du premier voyage au restaurant



Promenade sur la Prom

une part de Socca ou un cornet de glace, de déguster encore et toujours ces spécialités niçoises, pissaladières, farcis ou soupe au pistou pour ceux qui n'en étaient pas encore

rassasiés. Le temps aussi pour d'autres de profiter enfin des douceurs de la plage, et même de la natation. Les plus sportifs se lanceront dans une marche sur les sept kilomètres de la Promenade.



L'Ange de la baie, 14 juillet 2017, par J.M Fondacovo

Sans doute les promeneurs se sont-ils arrêtés en deux lieux faisant mémoire d'une tragédie, celle du 14 juillet 2016 qui coûta la vie à 86 personnes et en blessa 450. Non loin des coupoles roses du Négresco, le « mémorial de nos Anges », commémoratif de l'attentat. La statue fait face au Palais de la méditerranée, là où le camion s'est arrêté.

Sur la « Prom », la vie a bien repris mais Nice se souvient.

Musée National Marc Chagall : le « Message Biblique »

L'après-midi, la visite guidée présentait cet avantage exceptionnel de nous initier à une syntaxe et à un vocabulaire.

La syntaxe : l'organisation du tableau. Qu'est-ce qu'on voit ? Quel est le titre ? Qui sont les personnages ? Comment les éléments sont-ils répartis dans l'espace du tableau ?

Le vocabulaire : le moindre détail fait sens, et chacun de ces détails, d'un tableau à un autre, va croiser d'autres détails.

Le message délivré est multiple, et universel. Le peintre est représenté, avec sa vie, son enfance, sa judéité, ses amours, son exil. Les lieux évoquent souvent la Russie, mais les paysages y sont à l'échelle planétaire : Vence côtoie Vitebsk. Le Christ côtoie les tables de la Loi, dans une même perspective.

C'est dans cet esprit que l'univers de Chagall se laisse approcher, et qu'il est possible alors de le décoder, en repérant les multiples éléments de son langage. C'est à ces détails – à ce



Moïse devant le Buisson Ardent, 1960-1966

vocabulaire – que je vais m'attacher.

Moïse est toujours représenté avec un visage irradiant la lumière, avec deux rayons s'échappant de son front :

Moïse devant le Buisson Ardent, Le

Frappelement du Rocher, Moïse recevant les Tables de la Loi.

Lorsqu'on a enregistré cela, on va le reconnaître lorsqu'il apparaît (avec des ailes !) dans *La Création de l'homme*, auprès des Tables de la Loi, alors qu'Adam n'a pas encore reçu le souffle de vie.

L'ange qui souffle dans un shofar, présent dans plusieurs toiles du Message biblique, et tout au long de l'œuvre de Chagall, représente une Annonciation. Ce serait presque une

tautologie, mais Chagall ne s'en tient pas au symbolisme catholique, ni au langage de la Renaissance italienne : l'Ange, dépositaire d'un message, peut même représenter Chagall lui-même !

Le chandelier (menorah) peut avoir sept branches, c'est un symbole du judaïsme (c'est même l'emblème officiel de l'Etat d'Israël). Il peut avoir huit branches, c'est alors le chandelier de la fête d'Hanouka. Mais il peut avoir trois, cinq ou six branches : cinq dans *La Création de l'homme*, six dans *Le Songe de Jacob*.



Moïse recevant les Tables de la Loi, 1960-1966



Le Songe de Jacob, 1960-1963

Le Christ, qui apparaît très tôt dans l'œuvre de Chagall, représente selon lui « notre martyr juif ». Il représentera plus tard toutes les victimes de tous les massacres, un emblème universel de la souffrance humaine.

Il y a sept barreaux à l'échelle de Jacob (*Le Songe de Jacob*) pour les sept jours de la Création.

Le jaune (lumière céleste) et le rouge (les passions humaines) représentent l'esprit et le cœur.

Deux mondes culturels s'opposent, parfois en miroir : Vitebsk et Paris.

Il faudrait évoquer tant de mots d'un vocabulaire très personnel : l'âne, le poisson volant, la chèvre, le coq, l'oiseau... et encore : la besace du Juif errant, la lyre du roi David, le trône de Salomon... et encore : le cimetière juif, le cirque... et les villes : Vitebsk, Paris, Vence, Jérusalem...

Tout ce vocabulaire est géré par une syntaxe, constituée de conventions simples, religieuses dans le cas du Message Biblique. Par exemple, de nombreux tableaux se lisent de droite à gauche, le sens de l'écriture hébraïque. *Moïse devant le Buisson Ardent* représente, en arrière-plan, à droite l'enfance de Moïse berger, et à gauche la sortie d'Egypte.

La rupture d'une convention fait sens elle aussi. Le Christ en croix de *La Création de l'homme* révèle (il faut bien y voir !) une inscription en latin, les lettres I N R I (Jésus de Nazareth Roi des Juifs), à la place des lettres יהוה (Yod Hé Voh Hé) qui se lisent dans l'autre sens, et qui signifient alors « Je serai qui je serai ». La raison en est simple : les douze tableaux du Message biblique étaient destinés à la chapelle du Calvaire à

Vence. Ce Christ latinisé, qui porte le châle de prière juif (talit) autour des reins, représente de ce fait un trait d'union entre les religions.



*La Création de l'homme,
1956-1958*

Les trois vitraux, qu'éclaire la lumière venue de l'est, dans l'Auditorium, se lisent également de droite à gauche, du plus large au plus étroit : les quatre premiers jours, puis les cinquième et sixième jours, consacrés à la création des animaux, puis de l'homme et de la femme, le dernier vitrail est celui du repos du Créateur. Même si ces vitraux sont consacrés à la lumière, les clés fonctionnent également : les

couleurs, tout simplement, vont évoquer le ciel, l'herbe, la terre. Charles Marq, le maître verrier, a repris la tradition médiévale du verre plaqué, ce qui a permis à Chagall de prolonger sa peinture dans le vitrail, et il peut donner vie à son bestiaire fondamental, et au couple uni de l'homme et de la femme.

Face à ces images, plusieurs approches sont possibles, offertes au lecteur attentif. Tous ces lecteurs ne sont pas tous des lecteurs de la Bible. Le lecteur d'image non initié est tout à fait en droit de décoder à sa façon tout un univers fantastique, constitué d'êtres ailés ou à têtes d'animaux, d'humains se déplaçant dans l'air ou dans l'eau, de scènes sacrificielles, d'hommes endormis qui de toute évidence sont en train de rêver.

Dans la salle dédiée au *Cantique des Cantiques* (cinq toiles numérotées de I à V), le lecteur, quel qu'il soit est plus libre, parce que les œuvres présentées font référence à un poème. Certes, on pourra décoder, d'un tableau à l'autre, l'étoile et la lyre de David, le trône de Salomon, l'ange soufflant dans le shofar, le chandelier à trois branches apportant la lumière jaune de l'esprit, et même, rédigé en hébreu, le nom de la ville de Jérusalem (ירושלים). Mais les symboles sont universels : la colombe, la femme, le couple fusionnel ne formant qu'un seul corps. Les cinq toiles, dans tous les tons de rouge, évoquent l'amour passionnel.

Ces clés, ces appels de sens, ces rappels de lectures vont créer des liens avec d'autres tableaux, dans la même salle, dans le même musée, dans d'autres musées, dans des livres illustrés par Marc Chagall, dans notre mémoire...

Bien sûr, il faut beaucoup d'attention, pour découvrir ces éléments de langage, camouflés parfois ton sur ton, parfois minuscules, toujours dispersés sur des fonds de couleur qui modifient leur sens. D'aucuns pourront même dire qu'il faut beaucoup d'imagination... Hé ! Quand bien même ! L'œuvre nous appartient ; « mes tableaux se suffisent à eux-mêmes », dit Chagall.

A chacun de trouver leur cohérence à ces balises. L'essentiel est d'ouvrir les yeux, et de ne rien perdre de ce qui est là, là sous nos yeux.



Le Cantique des Cantiques III, 1960



Le Cantique des Cantiques V, 1965-1966

Même l'incohérence aurait du sens, même la contradiction, même le mystère, même le doute : après tout, c'est bien là l'objet de l'œuvre d'art. Une mise en questions.

Le musée Picasso d'Antibes troisième jour

De l'origine à la naissance d'un musée

Au bout de quelques centaines de mètres après la descente du car, nous longeons une rue en surplomb de la mer, passons devant l'ancienne demeure de Nicolas de Staël, et arrivons au pied d'escaliers qui montent à une tour de guet carrée, à l'allure de donjon roman, construite à la fin du XIème siècle. Imaginez que vous êtes là sur l'ancienne acropole de la ville grecque d'Antipolis, sur la terrasse d'un imposant bâtiment posé face à la mer, sur des fondations d'époque romaine du 1er siècle après J.C., et dont est conservée une partie des façades. Vestige donc de l'occupation gréco-romaine dans la région.

Devenu siège de l'Evêché au Moyen-Age de 442 à 1385 avant



La tour carrée

l'implantation du château au XVème siècle, ce lieu voit s'installer de 1385 à 1608 la famille Grimaldi de Monaco, branche de la maison Grimaldi de Gênes, qui donne au château son nom et son allure actuelle.

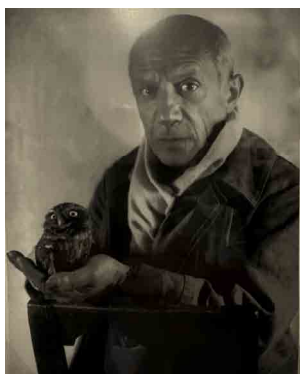
Acquis à la couronne de France par Henri IV en 1608, le château Grimaldi devient successivement la demeure du gouverneur du roi, puis l'Hôtel de Ville à partir de 1792 et une caserne de 1820 à

1924. Abandonné par le Génie militaire en 1924, il est mis en vente par l'Etat et acheté l'année suivante par la ville d'Antibes.

Picasso, familier de la Côte d'Azur depuis le début des années 1920, aurait paraît-il, songé à l'acheter. C'était sans compter sur l'intervention décisive d'un professeur de lettres classiques de Cannes, Romuald Dor de la Souchère. Après trois ans de travaux le musée « historique et archéologique » est inauguré le 22 juillet 1928 avec Dor de la Souchère comme premier conservateur.

Du musée d'Antibes au Musée Picasso

En août 1946, Pablo Picasso réside avec sa compagne Françoise Gilot à Golfe-Juan. Or le sculpteur et photographe polonais Michel Sima, recueilli par Dor de la Souchère à son retour de déportation à Auschwitz, et qui avait connu Picasso avant la guerre, négocie l'invitation de son ami au château. Antibes allait offrir à ce dernier une partie du château comme atelier, et mettre à sa disposition tout ce dont il aurait besoin pour son travail. Deux mois durant, Picasso travaille là chaque après-midi jusqu'à tard le soir.



Picasso et la chouette

Au moment de son départ, il laisse en dépôt toutes les plaques de contre-plaqué et de fibrociment, de grandes et moyennes tailles, 23 peintures et 44 dessins. Et le 22 septembre 1947 voit l'inauguration officielle de la salle Picasso enrichie d'un nouveau dépôt avec une nouvelle œuvre Ripolin et graphite sur trois panneaux de fibrociment (360 x 250 cm) exécutée sur place, *Ulysse et les sirènes*.

Picasso est retourné à Paris à partir du 10 novembre 1946, avant de s'installer ensuite durablement à Vallauris. C'est là, de 1948 à 1955, qu'il expérimentera la céramique dans l'atelier MADOURA, acronyme composé des premières lettres du nom des propriétaires du lieu : MAison DOUly Suzanne RAmié Georges.

La collection du musée se trouve cette fois enrichie de 78 céramiques de Picasso réalisées à Vallauris en 1948. C'est ainsi que le 27 décembre 1966 le château Grimaldi devient « musée Picasso ».

Avant d'accéder au premier étage dans l'atelier de l'artiste, arrêtons dans la salle des photographies devant quelques clichés de Michel Sima qui témoignent de la présence de Picasso parmi ses œuvres ou accompagné de ses amis et de Françoise Gilot, sa muse principale à Antibes et à Vallauris.

La collection Picasso

Les peintures

Notre visite commence par la fresque graphite sur enduit mural *Les clés d'Antibes* : trois têtes esquissées, de formes géométriques qui leur confèrent une dimension primitive, comme le signe d'une présence de l'individu hors du temps, peut-être...

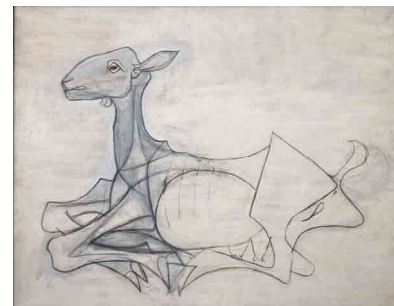
Picasso va expérimenter la peinture sur de nouveaux supports qui s'apparentent au mur, contreplaqué résistant à l'air salin, ou fibrociment, matériau de construction de l'après-guerre. L'œuvre monumentale (250 x 120 cm) qui attire tout de suite notre attention est la *Nature morte à la bouteille, à la sole et à l'aiguère*, peinture oléorésineuse et graphite sur fibrociment, la première réalisée là par Picasso.



Nature morte à la bouteille, à la sole et à l'aiguère

Un tableau d'ombre et de clarté, à l'architecture rigoureuse et complexe, d'où se dégage une douce luminosité entre les surfaces mates du fibrociment parfois laissé en réserve, et les surfaces brillantes qui divisent la table en trois triangles. Les lignes épurées des objets posés sur la nappe transfigurent la réalité représentée en scène presque religieuse.

Plus loin, un dessin (119,6 x 149,5 cm), réalisé sur deux panneaux horizontaux en hêtre, représente *La chèvre*, l'un des animaux favoris de Picasso. Avec cette œuvre en noir et blanc, fusain et graphite, Picasso oppose la maigreur de la chèvre, rendue par les arêtes vives des volumes, et l'ovale plein du ventre, rejoignant par là-même le thème de la pastorale à Antibes, ou encore le mythe grec de la chèvre Amalthée, mère nourricière de Zeus et symbole de fécondité.



La chèvre

Et puis une peinture et fusain très colorée *La Joie de vivre* (120 x 250 cm), exploration du thème classique de la bacchanale, avec la vigne dans le coin droit du tableau, et au dos de l'œuvre l'inscription « Antipolis » nom grec d'Antibes. Il s'agit là de la représentation très structurée d'une fête autour d'un personnage central, en l'occurrence Françoise Gilot, la



La Joie de vivre

nymphes qui dansent dans une dynamique de courbes et de zones colorées. Deux musiciens accompagnent deux chevrettes, l'une à l'allure du centaure mi-homme mi-cheval et l'autre satyre mi-homme mi-bouc, toutes deux prises dans l'élan de la musique. Par la présence d'un bateau en haut à gauche du tableau, Picasso conjugue l'Antiquité avec la Méditerranée dont il célèbre les retrouvailles. De plus, ancrée dans l'immédiate après-guerre, la complexité de cette représentation en fait une œuvre majeure liée au bonheur de la paix retrouvée.

Mise à plat des règles classiques avec *Le Gobeur d'oursins*, peinture oléorésineuse et fusain sur toile réutilisée (130,5 x 81 cm), matelot au maillot rayé, armé d'un couteau, assis par terre, déchaussé, tantôt vu de face, de profil, d'en bas ou d'en haut, avec une convergence vers la bouche qui est en train d'avalier le corail de l'oursin ouvert au moyen du couteau.

L'oursin est motif de prédilection présent dans huit peintures sur les vingt-trois que Picasso a laissées à Antibes. Retenons la *Nature morte à la chouette et aux trois oursins* (81,5 x 79 cm) qui évoque la petite chouette blessée confiée par Michel Sima, et qui lui tenait compagnie dans son atelier. Cet animal nocturne, symbole d'Athènes, renvoie justement aux thèmes de l'Antiquité sur lesquels travaillait le peintre.



Le Gobeur d'oursins

Parmi les autres œuvres aux figures hybrides, le triptyque *Satyre, faune et centaure au trident* (250 x 360 cm) présente des personnages d'abord tracés à la mine de graphite sur fond de peinture blanche, avant d'être repris dans une peinture blanche plus grasse, puis creusés au fusain et solidifiés. Le centaure armé d'un trident de pêcheur et le satyre musicien encadrent un petit faune qui gambade. Autant de figures présentées sous des angles différents.

La *Nature morte aux poissons noirs* (deux poulpes, murène, sole, oursin) (91 x 127,5 cm) vient clore la série des oursins. Œuvre



Nature morte aux poissons noirs

sombre au climat inquiétant. Sur fond brun-noir, de larges cernes noirs découpent les silhouettes aplaties des poissons. Comme un bémol à un séjour heureux qui s'achève ?

Passé une série de grandes natures mortes géométrisées, nous poursuivons notre visite par deux salles d'*Etudes* qui exposent une suite de dessins souples inspirés de la mythologie et une suite de figures féminines épurées, d'une géométrie plane, à l'encre de Chine.

Dernier tableau présenté : *Ulysse et les sirènes*, la peinture monumentale exécutée directement au pinceau en septembre 1947 à la demande du conservateur Romuald Dor de La Souchère, et qui illustre, en le condensant, un passage du chant XII de *L'Odyssée* d'Homère. Ulysse au centre, attaché au mât de son navire, résiste au chant des sirènes. Son visage, un cercle pâle autour duquel tournoient deux sirènes aux têtes triangulaires et les rames du navire, traduit son bouleversement intérieur et sa douleur, soulignés par la danse des lignes blanches de l'agitation de la mer. Une œuvre atypique et l'unique fois où Ulysse apparaît dans la peinture de Picasso.



Ulysse et les sirènes

Les céramiques

Brièvement nous abordons ensuite l'œuvre céramique de l'artiste qui travaillait avec un tourneur. Des centaines de



Taureau debout



Chouette ovoïde

plats sont décorés d'oiseaux, de scènes de la mythologie, de corridas ou encore de natures mortes et de visages. Des sculptures de figurines en terre cuite sont inspirées de statuettes grecques, d'autres, zoomorphes, cultivent un certain archaïsme de formes et de matières, tout en s'affranchissant du langage utilitaire, comme le *Taureau debout* 1947-1948, ou la *Chouette ovoïde* en terre de faïence blanche, décor gravé, rapporté et peint aux englobes et aux oxydes.

Un balcon sur la mer

La visite terminée, nous sortons face à la mer par la terrasse dont le parapet est agrémenté de sculptures de Germaine Richier, tirages en bronze coulés spécialement pour le musée Picasso, comme une osmose entre les personnages et la nature. En témoignent deux de ces bronzes patine brune, l'un de 1955 *Le Grain* (120 x 29 x 15 cm), l'autre de 1956 *La Grande Spirale* (288 x 57 x 57 cm).

Notre groupe (deuxième voyage) n'a pas pu accéder comme le précédent à la collection permanente moderne et contemporaine du musée, fermée ce jour-là. Immense regret de n'avoir pu voir les toiles de Nicolas de Staël présentes ici, notamment la *Nature morte au fond bleu* 1955 et *Le Fort Carré d'Antibes* 1955 (huile sur toile 114 x 195 cm) ou encore des œuvres de Marx Ernst, Balthus, Fernand Léger et bien d'autres...



Sculptures de Germaine Richier



Balcon sur la mer

Voyages en Bourgogne en octobre 2024

L'Abbaye de Cluny

Premier étape du séjour : Cluny. Deux heures de visite en trois volets avec Juliette, notre jeune guide: l'enceinte des bâtiments, le musée d'art et d'archéologie, les bâtiments conventuels. Le plus intéressant fut la visite et l'évocation de ce que fut l'abbaye de Cluny au cours des siècles ; par contre il a été plus difficile de s'y retrouver dans les commentaires tous azimuts de Juliette. En 909, Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine et comte de Mâcon,



La maquette de l'abbaye au XIIème siècle

fonde une abbaye placée sous la protection des Saints Pierre et Paul et relevant directement du Pape.

Cluny est alors un lieu de commerce avec, en fond de vallée, l'agriculture avec convergence de deux cours d'eau, d'où provenance de beaucoup de pierres et de bois propices à la construction. C'est Cluny I. Viendra ensuite Cluny II dès 963, Cluny I étant devenu trop petit.

L'expansion de l'ordre se poursuit, Cluny rayonne sur l'Europe avec 1400 monastères et plus de 10 000 moines; la construction d'une nouvelle abbatale est à nouveau nécessaire. Ce sera Cluny III, la plus grande église de la chrétienté, longue de 187m.

Le déclin est amorcé à la fin du Moyen-Age. A la révolution, les bâtiments sont vendus à des carriers et la plupart sont détruits. Les destructions se poursuivent au XIXème siècle. La Tour des fromages fait partie de l'enceinte de Cluny (13ha) ; c'est le grenier de l'abbaye qui compte des centaines d'hectares de terrains cultivés.

Au musée d'Art et d'Archéologie une maquette de l'abbaye est exposée, montrant Cluny vers 1250. On y distingue le mur d'enceinte. Les moines y vivent selon la règle de St Benoît mais comme ils s'en étaient éloignés, certains partent pour fonder l'abbaye de Cîteaux, berceau des cisterciens.

Des fouilles, entreprises par l'archéologue américain Kenneth John Conant ont permis de reconstituer en partie le grand portail de l'église, visible dans le musée situé à



La tour des fromages

l'intérieur du palais de l'Abbé Jean de Bourbon. Jacques d'Amboise fit construire un second palais, dans lequel la famille de Guise ajouta une immense salle de garde.

Les moines ayant fait venir des reliques de Rome, puis de Terre Sainte, les pèlerins affluent; ils passent sous cette porte pour entrer dans l'église abbatiale, Cluny devient l'antichambre du ciel... Mais on y entre selon

son statut social.

Les restes de l'Abbatiale, des bâtiments conventuels et la visite du clocher et du transept restants (conservés, car leur démolition aurait mis en péril le nouveau cloître construit au



Le plan de l'abbaye avec en bleu ce qui reste de l'abbatale



La porte d'accès à l'abbaye

XVIIIème siècle) donnent une idée de la taille de Cluny III, avec ses cinq nefs.

Le cloître et ses bâtiments conventuels sont actuellement occupés par l'école des Arts et Métiers.



L'entrée de l'Ecole des Arts et Métiers

Les archéologues fouillent en permanence ; ils ont récemment découvert un trésor, caché dans un sac de cuir et contenant 2 200 pièces d'argent, 21 dinars en or, un anneau en or, une feuille d'or pliée de 24 grammes et un petit objet en or. Pour terminer, nous découvrons le farinier (grenier) et sa magnifique charpente en berceau du XIIIème siècle. Amen !



Magnifique Agneau pascal de la clé de voûte.

Les Hospices de Beaune seconde étape

Notre escapade en Bourgogne ne se concevait pas sans la visite des Hospices de Beaune, aussi appelés Hôtel-Dieu, qui représentent un des monuments historiques les plus remarquables de Bourgogne. Nichés au cœur de la pittoresque ville de Beaune, ces hospices ne sont pas seulement un site d'une grande valeur historique mais aussi un emblème de l'engagement envers la bienfaisance et le soutien aux nécessiteux.



La cour d'honneur

Un peu d'histoire

Lorsqu'en 1443, Nicolas Rolin, chancelier du Duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, et sa pieuse épouse Guigone de Salins fondent l'Hôtel-Dieu de Beaune, la ville et ses alentours sont décimés par la peste. Les troubles provoqués par la guerre de Cent Ans non encore finie (1337-1453) ont affaibli la cité.

C'est dans ce contexte, accomplissant ainsi un acte de foi, que Nicolas Rolin, aidé dans cette œuvre charitable par son épouse, fait élever pour les pauvres et les plus démunis un hôpital inspiré par les Hôtels-Dieu les plus remarquables des Flandres, possessions des Ducs de Bourgogne. Nicolas Rolin le dote d'une rente annuelle tirée de ses salines et de ses ressources propres, grâce à la vigne.

Les Hospices de Beaune ont été imaginés comme une « maison de réconfort » pour les personnes souffrantes, incluant les malades, les handicapés, les orphelins et les personnes âgées, leur offrant des soins gratuits. Le dernier jour de l'année 1451, le bâtiment réalisé en gothique flamboyant, est enfin inauguré par son fondateur Nicolas Rolin et le 1^{er} Janvier 1452, l'hôpital accueille son premier



Nicolas et Guigone de Salins

patient. Dès lors et jusqu'au XXe siècle, les sœurs hospitalières de Sainte Marthe, ordre religieux dédié au bien-être des patients, fondé par Nicolas Rolin, prendront soin de nombreux malades dans plusieurs grandes salles. L'Hôtel-Dieu a rapidement acquis une grande renommée auprès des pauvres mais aussi des nobles et des bourgeois, qui, à travers leurs dons et legs, ont permis d'agrandir et d'embellir l'hôpital par la création de nouvelles salles et l'apport d'œuvres d'art. Ainsi l'Hôtel-Dieu est-il devenu un véritable « Palais pour les Pôvres ».

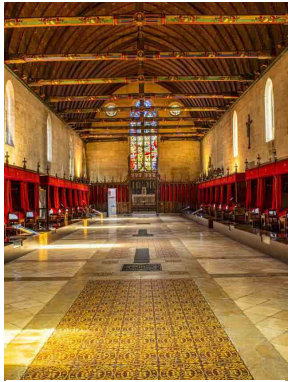
Le Palais pour les Pôvres

Dès notre entrée dans la cour d'honneur, nous sommes impressionnés par l'architecture probablement conçue par l'architecte flamand Jacques Wiscrère. Le bâtiment se distingue par ses toits, recouverts de tuiles en terre cuite émaillée, de couleur rouge, jaune, brun et vert qui forment d'extraordinaires entrelacs géométriques. Dans les deux ailes des chambres, deux galeries superposées, avec colonnettes de pierre au rez-de-chaussée et de bois au premier, permettaient aux sœurs d'assurer leur service à l'abri des intempéries. Les lucarnes arborent des sculptures et des décors en plomb qui sont de véritables œuvres d'art. Cette partie contraste par ses décors avec l'aile opposée faite de pierres et d'ardoises. Au milieu de la cour, le puits est l'un des meilleurs exemples en France de l'élégance de la ferronnerie gothique. Il approvisionnait en eau tout l'hôpital.

Une fois captivés par la splendeur extérieure des bâtiments, nous sommes ensorcelés par leur intérieur.

Transformé aujourd'hui en musée, l'Hôtel-Dieu abrite, nous dit-on, une collection de plus de 5000 meubles et objets d'époque. Notre parcours débute dans la salle des Pôvres. C'est une vaste salle, haute comme une nef d'église. Le décor est somptueux : la charpente en lambris de chêne et en berceau brisé, les poutres traversières qui sortent de la gueule de dragons multicolores évoquant les monstres de l'enfer, les petites têtes sculptées, caricatures des bourgeois beunois accompagnés de têtes d'animaux symbolisant leurs défauts respectifs...

La salle est occupée par deux rangées de lits à rideaux bordant les murs. La place centrale est réservée aux tables et aux bancs pour les repas, servis dans une vaisselle d'étain et non de bois comme de coutume dans les hospices. Derrière chaque lit, un coffre permettait



La salle des Pôvres



La salle des Pôvres, les lits

de ranger les vêtements des malades. Le carrelage du sol comme les vitraux et autres décors muraux arborent le monogramme de Nicolas Rolin et Guigone de Salins. La devise « Seulle » qui les accompagne signifierait que Guigone était la seule dame des pensées de son mari. Au-dessus de la grande porte se trouve un remarquable Christ aux Liens datant de la fin du XVe siècle, sculpté dans un seul et même chêne.

L'extrémité de la salle des Pôvres s'arrondit en chapelle qui symbolise la parfaite symbiose entre l'aspect religieux et médical de l'Hôtel-Dieu. Cette chapelle permettait aux malades d'assister aux offices sans avoir à se déplacer. Le polyptyque du Jugement Dernier était à l'origine placé au-dessus du maître-autel. Guigone de Salins est ensevelie dans cette chapelle sous une plaque de bronze.



Polyptyque du Jugement dernier

Puis nous découvrons la Salle Saint-Hugues créée en 1645 à l'instigation de Maître Hugues Bétault. Cette pièce est révélatrice du rôle qu'a pu jouer un bienfaiteur dans l'histoire de l'Hôtel-Dieu. Elle fut de tout temps réservée aux malades les plus riches qui, selon un système mis en place par Nicolas Rolin, étaient incités à faire des dons et legs. Les peintures murales sont dues au peintre parisien Isaac Moillon, neuf des onze peintures illustrent des



Retable le miracle de Saint Hugues

miracles du Christ. Les deux dernières sont consacrées à Saint Hugues en évêque et en costume de chartreux. Au plafond est représenté le « miracle de la piscine de Bethzaïda ». Enfin, le retable de l'autel évoque le miracle de Saint-Hugues ressuscitant un enfant mort noyé.

Nous sommes à présent dans la salle Saint-Nicolas destinée à accueillir les « Pôvres malades en danger de mort » On nous explique que cette salle permettait de les séparer des malades légers. De dimensions modestes, elle contenait douze lits occupés par des malades des deux sexes, ce qui choqua profondément Louis XIV lors de sa visite en 1658. Ce dernier établit donc une rente de 500 livres à l'Hôtel-Dieu afin que l'on puisse faire de nouveaux aménagements séparant les hommes des femmes. Aujourd'hui la salle Saint-Nicolas abrite une exposition permanente sur l'Hôtel-Dieu et son histoire. On nous montre par ailleurs, au milieu, une excavation dans le sol, recouverte d'une vitre et éclairée, qui permet de voir couler la Bouzaise. Ce cours d'eau assurait l'évacuation des déchets en aval, preuve du souci d'hygiène qui a présidé à la conception des bâtiments.

Nous arrivons dans la cuisine au charme d'antan. Pièce maîtresse, nous remarquons la vaste cheminée gothique à deux foyers. Elle a conservé ses accessoires d'époque. Son âtre est tapissé des fameux carreaux ornés de la devise « Seulle ».

Sous le porche, avant de pénétrer dans la pharmacie, on aperçoit, au-delà de la grille en fer forgé du XVIIIe siècle, la cour des fondateurs. Les statues de Nicolas Rolin et Guigone de Salins sont derrière l'orme pleureur.

Voici l'Apothicaire (pharmacie). Au Moyen-Age, chaque établissement hospitalier disposait de sa propre pharmacie



La cuisine



L'apothicaire

car il n'y avait aucune production organisée. De nombreuses plantes nécessaires aux remèdes étaient cultivées dans le « jardin des simples » situé à l'arrière de la pharmacie. Dans la première salle, on découvre le travail des sœurs apothicaires qui préparaient « les drogues » destinées aux malades hospitalisés. Sur le fourneau, deux alambics en cuivre permettaient d'extraire les substances actives des plantes. On remarque le mortier en bronze, daté de 1760, de l'apothicaire beunois Claude Morelot. Dans la seconde salle, l'officine, les étagères présentent une collection de 130

pots de faïence datés de 1782, dans lesquels étaient conservés les onguents, huiles, pilules ou sirop.

Chaque pièce visitée raconte une histoire, offrant un précieux témoignage du passé.

Nous parvenons à la Salle Saint-Louis créée en 1661 à l'instigation de Louis Bétault. Elle fut un temps dédiée aux patients d'origine militaire. Cette haute pièce, au riche solivage, contient de très beaux coffres gothiques et des statues, en pierre ou en bois. La fontaine reste le principal témoignage de cette salle consacrée aux malades. De superbes tapisseries y sont exposées aujourd'hui : une tenture, tissée à Tournai au début du XVI^e siècle, raconte en sept épisodes la parabole de l'Enfant prodigue. Une autre série de tapisseries de Bruxelles, de la fin du XVI^e siècle, évoque l'histoire de Jacob.

De là, nous accédons à la dernière pièce de notre parcours, désormais consacrée à l'exposition du *polyptyque du Jugement dernier*, une œuvre remarquable aux dimensions



Polyptyque du Jugement dernier

exceptionnelles, formée de neuf panneaux de chêne, dont six sont peints sur les deux faces. Cette œuvre majeure, commandée par Nicolas Rolin, peinte pour l'Hôtel-Dieu au XV^e siècle, est attribuée à l'artiste flamand Rogier Van der Weyden. Nous comprenons qu'il ne s'agissait pas seulement d'un objet liturgique mais, sur le plan anthropologique, d'un accessoire thérapeutique, en charge de redonner une espérance aux malades. Le Jugement dernier cherchait à encourager l'élévation spirituelle par laquelle il devenait possible, selon les croyances de l'époque, d'améliorer l'état sanitaire du fidèle ou à tout le moins de favoriser son état de grâce pour qu'il quitte en paix le monde physique.

Pour chacun de nous, visiteur, cette expérience est inoubliable, riche en découvertes et en émotions.

L'Hôtel-Dieu aujourd'hui

Les fonctions médicales ont été transférées dans un hôpital moderne à partir de 1971 à l'exception d'une maison de retraite. Grâce à des dons et des héritages de riches seigneurs bourguignons du Moyen-Age, les Hospices sont propriétaires et exploitent soixante et un hectares de vignes en Bourgogne, situés notamment dans les terrains « Côte de Beaune » et « Côte de Nuits » dont la plupart des parcelles se trouvent dans des zones d'appellation premiers crus et grands crus d'exception. Les quarante et une cuvées de prestige obtenues sont vendues depuis 1794 sous forme d'enchères traditionnelles de charité « à la bougie », sous le nom de « vente des Hospices de Beaune ». Le résultat des

ventes, conséquent, est consacré entièrement aux fonctionnements charitable et religieux des anciens hospices et des nouvelles institutions hospitalières civiles et laïques.

En choisissant de faire construire un « Palais pour les Pôvres », Nicolas Rolin a donné à son œuvre un caractère perpétuel dont les malades de Beaune peuvent profiter encore aujourd'hui.

Anecdote

Plusieurs scènes du film *La grande vadrouille* de Gérard Oury (1966) furent tournées aux Hospices de Beaune.

Dijon : ville d'Art et d'Histoire

Troisième jour visite du centre historique, le matin. Dijon, 16^{ème} ville française qui compte 160 000 habitants aujourd'hui, a obtenu en 2008 le label Ville d'Art et d'Histoire.

Au III^{ème} siècle, ses remparts ne protégeaient que trois hectares. La ville s'est développée lentement jusqu'à l'arrivée des Ducs de Bourgogne qui vont la faire rayonner de 1363 à 1477. Se succéderont Philippe le Hardi

(1363-1404), Jean sans Peur (1404-1419), Philippe le Bon (1419-1467) et Charles le Téméraire (1467-1477).

A la disparition du dernier Duc de Bourgogne en 1477, une noblesse de robe s'installe et transforme la ville en faisant construire de très nombreux hôtels particuliers.

Aujourd'hui, Dijon présente un vaste secteur sauvegardé de 97 hectares, désormais inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO dans le cadre des « Climats du vignoble de Bourgogne ».

Le centre historique de Dijon est très agréable pour les touristes car entièrement piétonnier, totalement plat et d'une propreté remarquable. Ainsi, nous n'avons pas eu à regarder où nous mettions les pieds et avons pu admirer tranquillement la ville présentée par notre charmante guide.

Église Notre-Dame

Elle est la doyenne des églises de Dijon. Commencée en 1230, elle fut achevée en 1250. D'inspiration italienne, elle présente une façade occidentale remarquable avec trois rangées de fausses gargouilles.

Selon le récit du moine Étienne de Bourbon, les gargouilles originelles sont restées très peu de temps en place ; elles ont été déposées en 1240 à la suite d'un accident mortel. En effet, alors qu'il allait se marier, un usurier

trouva la mort sur le parvis après qu'une figure représentant l'avarice se fut détachée, le tuant sur le coup.



Les fausses gargouilles de l'église Notre-Dame

Les cinquante et une fausses gargouilles qui ornent actuellement la façade ont été réalisées par plusieurs sculpteurs de 1880 à 1882 lors de la restauration de l'église.



L'horloge et les automates

Sur le toit de la tour sud de la façade occidentale se trouve un automate, le Jacquemart qui indique l'heure depuis 1383. L'automate et son horloge furent rapportés du beffroi de Courtaî en Belgique par Philippe le Hardi comme prise de guerre. Le second automate qui représente une femme fut ajouté en 1651 à la droite du campanile pour sonner les heures alternativement avec Jacquemart ; les Dijonnais l'appellent Jacqueline.

En 1714, le poète dijonnais Aimé Piron demanda à la municipalité de donner des enfants au couple d'automates. Le premier enfant s'appelle Jacquelinet, il sonne les demi-heures. En 1884 fut ajoutée Jacquelinette qui sonne les quarts d'heure.

Dans la rue de la Chouette, voie piétonne qui longe le côté nord de l'église, une pierre du contrefort d'une chapelle latérale de l'église porte une sculpture représentant une chouette. Perchée à 1,80 m du sol elle mesure 35 cm de haut. Sa signification est inconnue. Pour certains, elle serait une signature laissée par un tailleur de pierre nommé Chouet. Pour d'autres, avec ses aigrettes, cette sculpture pourrait représenter un hibou grand-duc en hommage aux ducs de Bourgogne.



La chouette, rue de la Chouette

Elle est très usée à cause d'une pratique superstitieuse : Dijonnais et touristes ont coutume de la caresser de la main gauche, en espérant que leurs vœux soient exaucés. À condition de ne pas croiser au même moment le regard de la salamandre sculptée à proximité.

Maison Fallot



La maison Fallot

Dijon ne se résume pas aux vieilles pierres, les spécialités culinaires de la ville sont nombreuses comme celle de la moutarde.

Rue de la Chouette, se trouve la maison Fallot créée en 1840. C'est l'une des plus anciennes fabriques de moutarde. En 2009, une association a permis l'obtention de l'indication géographique protégée (IGP) « Moutarde de Bourgogne. ». Cette moutarde est fabriquée à partir de

graines cultivées localement auxquelles est ajouté du vin d'appellation Bourgogne et non pas du vinaigre.

L'écrasement des graines de moutarde avec des meules en pierre permet la libération d'une enzyme olfactive qui vient titiller le nerf trijumeau.

Hôtel de Vogüé

Cet hôtel particulier est l'un des plus emblématiques de la ville de la ville de Dijon. Situé au 8 rue de la Chouette, il a été construit pour un riche parlementaire en 1615. Le portique situé au revers du mur d'enceinte a été traité en arc de triomphe. Sur celui-ci, parmi les nombreuses sculptures,



La cour intérieure de l'hôtel de Vogüé

on peut voir les initiales EB pour Etienne Bouhier et celles de son épouse Marguerite Giroud MG. Le toit magnifique est entièrement recouvert de tuiles de couleurs vernissées d'inspiration flamande, témoin d'une grande richesse. La teinte verte symbolise la vigne, le jaune la Côte d'Or, le bleu le ciel et le rouge le vin.

Maison Mulot et Petit Jean

Autre spécialité gourmande de Dijon, le pain d'épices est fabriqué depuis 1796 dans cet établissement. Ce gâteau a été introduit par Marguerite de Flandres, épouse de Philippe le Hardi. À l'époque, il s'agissait d'un pain considéré comme un produit de santé, un reconstituant. La recette originale ne comportait que de la farine de froment, du miel et de l'anis.

Le Palais des Ducs et des États de Bourgogne

Site emblématique de Dijon, le Palais des Ducs et des États de Bourgogne révèle plusieurs siècles d'histoire. Ce monument classé monument historique en 1862 abrite aujourd'hui l'Hôtel de Ville, le musée des Beaux-Arts, les archives municipales et l'office du tourisme.

Attesté au XIIème siècle, il n'est alors qu'une simple résidence adossée au castrum, utilisée par les ducs capétiens qui règnent sur la Bourgogne depuis 1016. Cet ensemble est progressivement reconstruit à partir de 1365 avec l'arrivée



Le Palais des Ducs

du duc Philippe le Hardi. La tour de Bar est la partie la plus ancienne, elle doit son nom au fait que René d'Anjou, duc de Bar, y a été emprisonné.

Devant elle se trouve une sculpture de Claus Sluter, sculpteur originaire des Pays-Bas, au service des Ducs de Bourgogne. On lui doit le puits de Moïse et une partie des pleurants des tombeaux de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur.

La grande salle du palais édifée par Philippe le Bon au milieu du XV^{ème} siècle, agrémentée d'une imposante cheminée de style gothique flamboyant, est depuis 1827, le lieu de conservation des sépultures des ducs Philippe le Hardi et Jean sans Peur avec son épouse Marguerite de Bavière. Auparavant ces tombeaux se trouvaient à la chartreuse de Champmol.



La tour de Bar

Le palais domine une vaste place. Pour dessiner la nouvelle place Royale actuelle Place de la Libération, l'architecte du roi Louis XIV, Hardouin-Mansart, a unifié la façade du palais ducal datant du XV^{ème} siècle (à l'est) au palais des États de Bourgogne datant du XVII^{ème} siècle (à l'ouest) et a créé le palais actuel centré sur la cour d'honneur et la place. Cette place en forme d'hémicycle fait face au palais des ducs et des États de Bourgogne et s'étend sur 4680 m². Jusqu'en 1792, une statue équestre monumentale de Louis XIV était placée au centre. A la libération de la ville, le 11 septembre 1944, la place a été rebaptisée place de la Libération.

Place François Rude

Après avoir parcouru la rue des Forges où les hôtels particuliers se succèdent, on arrive sur la charmante place François Rude où se dresse une fontaine

surmontée d'une sculpture de François Rude représentant un vigneron foulant du raisin au pied, communément appelé *Le Barenzai*



Le Barenzai sur la place

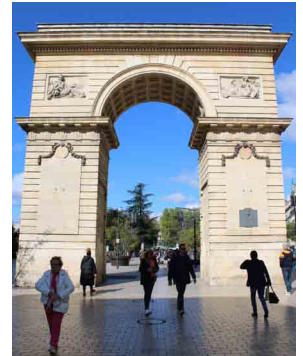
(traduire : aux bas rosés). Ce sculpteur est né en 1784 à Dijon, il s'est formé à l'école des Beaux-Arts de la ville. Puis après un passage aux Pays-Bas, il s'installe à Paris comme sculpteur où il réalise notamment le haut relief du pied droit de l'Arc de Triomphe de la place de l'Étoile. La ville de Dijon lui a consacré en 1947 un musée qui se trouve dans l'église Saint-Étienne, et abrite les moulagés des œuvres gigantesques du sculpteur.

De cette place on peut apercevoir les halles. Elles ont été construites entre 1873 et 1875 en verre et fonte. L'entreprise

de Gustave Eiffel, célèbre ingénieur né à Dijon en 1832, propose une disposition en quatre pavillons séparés par deux rues en croix. Si le principe est retenu, c'est un autre architecte qui élabore les plans et suit le projet. En effet la famille de Gustave Eiffel étant d'origine prussienne, la ville va refuser son travail.

Place Darcy

Nous terminons notre visite sur la place Darcy de style haussmannien aux portes du secteur sauvegardé du centre historique. Elle porte le nom de l'ingénieur hydraulicien dijonnais Henry Darcy (1803-1858) qui a amené l'eau courante à Dijon en 1838 grâce à un aqueduc souterrain de 12 kilomètres se terminant par un énorme réservoir situé dans le parc juste au-dessus. Ceci permit à la ville de Dijon d'être la deuxième ville de France après Paris à avoir l'eau courante. Cette place est également connue pour sa porte Guillaume, une des portes de l'enceinte moyenâgeuse reconstruite vers 1786 sous la forme d'un arc de triomphe nommé alors « Porte de Condé » en hommage au prince de Condé, gouverneur de Bourgogne. Son nom actuel rend hommage à Guillaume de Volpiano, rénovateur de l'abbaye Saint-Bénigne, située à proximité.



La porte Guillaume

Le musée des Beaux-Arts de Dijon

Cette visite de fin de séjour à Dijon nous emmène dans la partie orientale du palais des Ducs et des États de Bourgogne, un ensemble de bâtiments construits du XIV^{ème} siècle au XIX^{ème} siècle. Le musée de Dijon est installé dans ce palais historique. Près de l'entrée du musée, se trouve la statue de Claus Sluter, sculpteur hollandais (vers 1350-1406) au service des Ducs de Bourgogne de 1385 à 1404.



Claus Sluter, sculpteur par Henri Bouchard 1911

Le palais des Beaux-Arts, d'hier à aujourd'hui

A l'origine, une école gratuite de dessin est fondée en mars 1767 par le peintre et sculpteur François Devosge (1732-1811). Dès 1775, un concours organisé par les États de Bourgogne offre la possibilité à un jeune peintre ou sculpteur d'aller parfaire sa formation à Rome pour une durée de quatre ans. Les œuvres des lauréats à ce concours du prix de Rome allaient constituer dès la fin du XVIII^{ème} siècle le premier fond du musée. L'aile orientale du palais leur fut attribuée à partir de 1783. Après la Révolution et la suppression des États de Bourgogne, une commission des

arts créée pour dresser l'inventaire des biens à récupérer allait mettre en place une politique ambitieuse d'acquisitions tout au long des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles.

Aujourd'hui, plus de cinq mille mètres carrés de surface d'exposition présentent dans dix-neuf salles mille cinq cents œuvres, au fil d'un parcours chronologique de l'Antiquité (près de six cents pièces) à l'art contemporain.

En avant-goût, découverte d'une réalisation prestigieuse

Notre visite débute au sous-sol de la partie médiévale du musée, dans les monumentales *cuisines ducales* construites en 1433 par Philippe le Bon (1396-1467), troisième duc de Bourgogne de la maison de Valois. La voûte centrale, portée par huit colonnes, et terminée par un conduit d'évacuation des fumées de six cheminées, l'une étant conçue pour le



Un groupe sous la voûte des cuisines



Bas d'une cheminée

passage de l'eau, atteste la grandeur des banquets servis à la cour du duc de Bourgogne à son apogée.

Désireux de s'inscrire dans une lignée mythique, ce même Philippe le Bon « qui voulait s'identifier à Jason » (dixit notre guide), héros grec vénéré à Athènes, créa en 1430 l'ordre de la Toison d'or dont le siège fut installé dans la Sainte-Chapelle de Dijon, détruite au début du XIX^{ème} siècle.

Les collections :

Préciosité et raffinement

Au premier étage, s'ouvre à nous le parcours médiéval et Renaissance : des collections issues de la Chartreuse de Champmol créée en 1383 par Philippe le Hardi, fondation religieuse et haut lieu de création artistique européenne, destinée à accueillir les tombeaux de la dynastie. Les artistes français et flamands, sous l'impulsion de Claus Sluter, font de Dijon l'un des principaux foyers de création artistique dans les années 1400. Nous entrons dans le cadre impressionnant de la grande salle des ducs, ou salle des



La salle des ducs

Gardes, et tombons en admiration devant deux tombeaux réalisés avec une véritable virtuosité et présentés par le guide

comme les œuvres les plus célèbres du musée. Le premier, le *tombeau de Philippe le Hardi* (1342-1404), monumental (243 x 360 x 254 cm), représente le gisant les yeux ouverts, les mains jointes, le heaume porté par deux anges et les pieds posés sur un lion. Réalisé en



Détail du soubassement du tombeau de Philippe Le Hardi

albâtre de Vizille en partie polychromé et doré, posé en hauteur presque hors d'atteinte du regard, il repose sur un socle en marbre noir de Dinant aux lignes épurées, soutenu par une architecture de marbre blanc finement sculptée. Sont surtout visibles, au niveau de ce soubassement, des pleurants en albâtre dont le cortège semble glisser sous des arcades. Enveloppés dans de généreux drapés, ils expriment toute la variété des sentiments d'affliction et d'espoir. Cette mise en scène émotionnelle du cortège des pleurants est l'élément le plus remarquable du tombeau dont le traitement d'inspiration nordique sous l'influence de Claus Sluter, donne un souffle nouveau à l'iconographie du XIV^{ème} siècle, traitée désormais avec plus de réalisme et d'expressivité.



Les gisants de Jean sans Peur et Marguerite de Bavière

Le deuxième, le *tombeau de Jean sans Peur et Marguerite de Bavière*, réalisé de 1443 à 1470 sur la commande de Philippe le Bon, fils de Jean sans Peur (1404-1419), est encore plus monumental. Les matériaux utilisés sont les mêmes et présentent un effet de mimétisme par rapport au tombeau précédent. Ces deux tombeaux presque identiques, alors que plus de cinquante ans les séparent, sont admirables de finesse et d'élégance.

Nous poursuivons vers deux retables commandés par Philippe le Hardi en 1390 pour la Chartreuse de Champmol, le *Retable de la Crucifixion* et le *Retable des saints et martyrs*. Des



Retable des saints et martyrs

trijonction supports de dévotion, entièrement réalisés en Belgique, offrent un ensemble riche et raffiné de dorure et de polychromie des brocarts. Sculptés dans l'atelier du sculpteur flamand Jacques de

Baerze à Termonde puis peints à Ypres sur fond d'or par Melchior Broederlam, ces retables sont indissociables tant par leurs dates de réalisation (1390-1399) que par leur caractéristique technique, peinture à l'huile sur bois. L'un (167 x 252 cm fermé, Pr: 22cm) évoque des scènes de la vie du

Christ avec adoration des rois mages, crucifixion et mise au tombeau au centre. L'autre (159 x 252 cm fermé, Pr: 22,5 cm) représente la vie des saints et martyrs dont saint Jean et sainte Catherine, protecteurs du duc et de la duchesse et, au centre, la tentation de Saint Antoine, saint du jour de la naissance de Philippe le Hardi. Ces chefs d'œuvre uniques, associés au style « gothique international », rares exemples de la peinture flamande de la fin du XIV^{ème} siècle, constituent un ensemble précieux qui témoigne de l'excellence de l'art flamand à cette époque.

Au début du XV^{ème} siècle, on assiste à un renouveau de la peinture flamande et nordique avec des artistes novateurs



Nativité, Robert Campin, vers 1435

du groupe des Primitifs flamands, dont Robert Campin reconnu comme le « Maître de Flémalle ». Ce dernier peint vers 1435 une *Nativité* dans une scène diurne qui synthétise trois épisodes de la vie du Christ, avec un vaste paysage en arrière-plan. Les bergers assistent à la scène par une fenêtre créant l'effet d'un tableau dans le tableau et le chemin qui conduit au village suggère la perspective. Le réalisme des visages humanise cette représentation.

Une galerie des batailles

Nous avons traversé la salle des Statues, dont le plafond célèbre la gloire du prince de Condé par une allégorie de la Bourgogne, une huile sur toile de 1786-87 par Pierre-Paul Prud'hon (1758-1823), prix de Rome en 1784.



Toile plafonnante de la salle des statues, Pierre-Paul Prud'hon, 1786-1787

Nous sommes maintenant dans le Salon Condé, une belle salle qui expose deux toiles relatant les hauts faits du prince de Condé (1621-1686), gouverneur de Bourgogne : *Le passage du Rhin* et *La bataille de Seneff* (ou *Senefé*) par Bénigne Gagneraux en 1788. Ce *Passage du Rhin* le 11 juin 1672 donne l'impression de vivre l'événement en direct, tant le cadrage théâtralise la bataille.



Le passage du Rhin, Bénigne Gagneraux, 1788

Monté sur un cheval blanc cambré, le Grand Condé brandissant son épée, et qui occupe le centre du tableau, est magnifié par la lumière. *La bataille de Seneff* consacre un autre épisode de la guerre de Hollande menée par Louis XIV contre les Provinces-Unies le 11 août 1674, où il est question du jeune prince d'Enghien qui sauve la vie de son père, le Grand Condé renversé de son cheval. Malgré le terrible carnage subi de part et d'autre,

pas une goutte de sang n'est représentée, seule l'exaltation épique prévaut. L'intensité des effets lumineux accentuant le contraste entre les uniformes et les robes des chevaux traduit le tumulte de la bataille avec une étonnante précision du dessin.

Des génies coloristes

Grand peintre flamand du XVII^{ème} siècle, Pierre-Paul Rubens (1577-1640) signe deux huiles sur bois saisissantes avec *L'Entrée du Christ à Jérusalem*, 1632 (78 x 81 cm) et *La*



L'entrée du Christ à Jérusalem, Pierre-Paul Rubens, 1632



La Vierge présente l'Enfant Jésus à St François d'Assise, Pierre-Paul Rubens, 1618

Vierge présente l'Enfant Jésus à Saint François d'Assise, 1618 (179 x 164 cm). Des œuvres baroques où se révèle la suprématie de la couleur. Même gamme chromatique dans les deux œuvres où dominent des tons chauds mêlant du jaune, du rose, du bleu et du vert. Dans le premier tableau, le vêtement rouge du Christ se détache nettement, faisant autorité. Les personnages du second tableau, vus en légère contre plongée, sont identifiables par la couleur de leurs vêtements : robe rouge et manteau bleu pour la Vierge, robe brune à capuche du moine franciscain pour Saint François. L'intensité des regards et le traitement des drapés sur les corps en mouvement rendent avec force la vérité des scènes représentées devant des paysages panoramiques et des ciels tourmentés.

La présentation au temple, 1628 (392 x 325 cm) de Philippe de Champaigne (1602-1674) est une œuvre imposante, d'une composition rigoureuse sous une architecture antiquisante. Le réalisme des visages et la richesse des coloris forcent le regard.

Le goût de l'antique

Un sujet tiré de l'histoire romaine : *La Mort de Sénèque*, huile sur toile, 1788 (325 x 325 cm) par Jean-Charles Nicaise



La mort de Sénèque, Jean-Charles Nicaise Perrin, 1788

Perrin : Sénèque se suicide sur ordre de Néron après avoir été accusé de conspiration contre l'empereur. La gestuelle des deux groupes de personnages exprime les émotions ressenties devant le gisant en diagonale au premier plan, à moitié dénudé dans un décor rythmé par des lignes verticales. Ce tableau, de

facture très structurée, est un exemple de la peinture d'histoire de style néoclassique à la fin du XVIIIème siècle. Autre représentant du néoclassicisme français, le peintre Jacques-Louis David avec une très belle œuvre plume et encre noire, lavis et rehaut de blanc, vers 1779-81 : *Bélisaire*. Ce dessin préfigure l'huile sur toile de 1781 intitulée *Bélisaire demandant l'aumône* ; Bélisaire, général byzantin déchu et aveugle.

Le souffle romantique

François Rude (Dijon, 1784 - Paris, 1855), 1^{er} prix de Rome en 1812, va changer le regard sur l'antique. Se dégageant de l'académisme, il réalise de 1830 à 1835, pour l'Arc de triomphe de l'Etoile, une œuvre emblématique d'une grande modernité, *Le Départ des volontaires de 1792 dit La Marseillaise* dont le musée présente une maquette en plâtre de dimensions impressionnantes : 216 x 134 x 49 cm. Les torsos des soldats en mouvement, avec le guerrier central nu et casqué, soutiennent le Génie de la Patrie très vite surnommé « La Marseillaise » qui harangue la foule. Cette Victoire ailée fait écho à la Victoire de Samothrace du IIème siècle avant J.C. L'artiste, qui avait pris pour modèle son



Le Départ des volontaires de 1792 dit La Marseillaise, François Rude, 1830-1835



Saint Michel, E. Fremiet, 1875

épouse Sophie Rude, elle-même élève du peintre David, signe là une épopée romantique qui attise l'héroïsme.

Autre réalisation de François Rude en 1833, une statue en bronze, *Petit pêcheur napolitain jouant avec une tortue*. Un sujet très moderne aux lignes pures, l'expression naturelle et vivante d'un enfant avec une tortue, son visage rieur et ses cheveux mouillés.

Le *Saint Michel* en bronze, 1875, d'Emmanuel Fremiet (1824-1910), neveu de Rude, est un modèle destiné à la future réalisation de la statue

sommitale de la flèche de l'abbatiale du Mont Saint-Michel. Menaçant de son épée un dragon symbolisant le mal, Saint Michel se distingue par le dynamisme de sa silhouette.

Au 2^{ème} étage, les salles des XIXème et XXème siècles

Une sélection d'œuvres d'une grande diversité que nous avons abordées trop rapidement...

XIXème siècle :

Une huile sur toile vers 1832 d'Eugène Delacroix (1798-1863), *Le Sultan du Maroc Moulay Abd-Er-Rahman recevant le comte de Mornay, ambassadeur de France*, est une esquisse dont la



Le sultan du Maroc, E. Delacroix, vers 1832

version finale sera exposée au Salon de 1845. Les couleurs chatoyantes révèlent l'exotisme de la scène et la touche extrêmement libre est le reflet d'un geste assuré.

Dijon vu des Perrières, vers

1842 de Félix Ziem (Beaune, 1821-Paris, 1911) : les arbres esquissés par touches et la large place accordée au ciel ennuagé annoncent les recherches impressionnistes. *Étretat, la porte d'Aval : bateaux de pêche sortant du port* est une huile de 1885 par Claude Monet. L'horizon brumeux mêle ciel et mer tandis que la falaise veille au départ des bateaux en mer sur une eau scintillante et en mouvement.

Gustave Courbet (1819-1874) peint, lui, *La Trombe, Étretat* vers 1869. Un paysage de mer évocateur de la puissance des éléments. L'écume des vagues emprisonne le rocher sous un horizon fermé, subtilement hachuré de touches de bleu et de brun.



La Trombe, Étretat, Gustave Courbet, vers 1869

Avec James Tissot (1836-1902), nous abordons l'engouement de l'époque pour le japonisme. En 1864, l'huile sur toile *La Japonaise au bain* représente au moyen d'une juxtaposition d'objets orientaux un Moyen-Orient plus rêvé que réel.

XXème siècle :

Une œuvre majeure de la partie symboliste et Art Nouveau du musée : *Le Lit des Heures* en bois de noyer, alisier et chêne, réalisé par Jean-Auguste Dampé (1853-1946) dont les panneaux sont tous décorés de motifs sculptés. Au pied du lit sont représentés les quatre âges de la vie.



Le Lit des Heures, J.-A. Dampé, 1896

Une *Crucifixion*, huile sur toile de 1935 par Albert Gleizes (1884-1953), un des pionniers

du cubisme : simplification chromatique et formelle.

Robert Delaunay (1885-1941) explore de nouvelles techniques picturales en utilisant après 1930 la peinture à la caséine sur toile. Avec *Relief-Rythme*, il donne à sa toile une apparence de revêtement mural où l'on perçoit l'influence de l'abstraction géométrique.

La visite se termine par les sculptures de François Pompon (1855-1933) qui fut chef d'atelier de Rodin et se consacra exclusivement à la sculpture animalière à partir de 1905. Son



Ours blanc, Pompon, 1921



Pélican, Pompon, 1931

célèbre *Ours blanc* grandeur nature, réalisé en 1921 en biscuit de Sèvres côtoie le *Grand cerf* en plâtre, le *Pélican* en bronze, l'*Œuf brisé* en marbre, parmi d'autres.

Reste juste le temps d'aller voir en sortant la série des *Footballeurs*, 1952 de Nicolas de Staël (1914-1955) et l'*Autoportrait n°3*, huile sur toile, 2000 de Yan Pei-Ming, peintre français d'origine chinoise né en 1960.



Auto portrait n°3, Yan Pei-Ming, 2000

Nous avons fait ce jour-là des découvertes inattendues de premier plan.

Voyage à Evian et Martigny, les 15 et 16 novembre 2024

Exposition « Henri Martin et Henri Le Sidaner : Deux talents fraternels »

Tel est le titre de l'exposition que propose le Palais Lumière d'Évian. Et c'est ce que découvre le visiteur : deux parcours de vie, puisque l'un, Henri Le Sidaner, vient du nord et l'autre, Henri Martin, de la région toulousaine, mais une même complicité sur le plan artistique. Ainsi Henri Martin lui-même le notait : « Nos natures étaient un peu différentes, mais nos visions d'art parallèles ».

L'exposition présentée par l'arrière-petit-fils du peintre, Yann Farinaux-Le Sidaner, commissaire scientifique de l'exposition et spécialiste de l'Intimisme, met en perspective les deux peintres. Tous deux sont des acteurs majeurs de ce courant intimiste de la Belle Époque. Ces « derniers impressionnistes », selon Yann Farinaux-Le Sidaner, que la vague avant-gardiste allait quelque peu faire oublier. Et voilà que depuis les années 1970-1980, on redécouvre avec bonheur ces ambiances intimistes et chaleureuses. Ainsi au Japon, en 2021 et 2023, l'exposition a rencontré un grand succès.

Lumière du nord, lumière du midi

Dans les premières salles, le visiteur découvre les débuts des deux artistes. Débuts hésitants pour Le Sidaner, plus précoces pour Henri Martin. Né en 1862 à l'Île Maurice où il passe ses dix premières années, Le Sidaner va vivre son adolescence à Dunkerque où son père, capitaine au long cours, devient courtier maritime. Après le soleil des îles, les brumes du nord ne le rebuteront pas. Bien au contraire. Reçu à l'école des Beaux-Arts à Paris, il rêve de plein air et reviendra dans le nord.



La bergère dans les dunes, Le Sidaner, 1888

Une bourse offerte par la ville de Dunkerque lui permet de rejoindre un groupe d'artistes en résidence dans le petit village de pêche d'Étaples. C'est là qu'il commencera

à travailler sur le motif et connaîtra ses premières réussites. Dans une stimulante ambiance d'amitié et de travail, il prend plaisir à peindre cette population vouée à la pêche, humbles silhouettes d'enfants qui arpentent la plage ou les dunes. Pour exprimer cette lumière voilée du nord, il adopte les couleurs assourdis du ciel et de la mer.

Et en 1888, ce sera sa première réussite majeure : « *La promenade des orphelines*, Le Sidaner, 1888 », vaste toile dont la



La promenade des orphelines, Berck, Le Sidaner, 1888

blancheur de cendre exprime une grande douceur.

Né en 1860, Henri Martin est le fils d'un ébéniste de Toulouse. Il grandit dans l'ambiance d'atelier dont il n'oubliera pas la rigueur du dessin.

Très tôt, il manifeste des dispositions pour la peinture et entre à l'école des Beaux-Arts de Toulouse où il sera l'élève d'un disciple de Delacroix. Son succès sera précoce : un grand prix de la ville de Toulouse en 1879 alors qu'il a 19 ans et une bourse de 1500 francs pour trois années d'étude à Paris. Ses premières œuvres, aux thèmes mythologiques, sont plutôt d'inspiration classique ou romantique.

Son travail acharné va le récompenser : une première médaille au salon de 1883 pour une œuvre inspirée par Dante et une acquisition par l'État, puis une bourse de 4000 francs pour les *Titans contre Jupiter* (1885). Pour Henri Martin, c'est l'occasion rêvée d'un pèlerinage d'art de sept mois en Italie. Un voyage qui sera éclairant pour l'avenir : « Après avoir vu l'Italie, confesse Martin, je peignis avec amour. » Peu à peu, il délaissera les clairs-obscur utilisés pour ses sujets mythologiques et peaufinera sa manière : « La pleine lumière, éclatante et diffuse, estompant les lignes des personnages et du paysage, m'obligea impérieusement à la traduire comme je pus (...) par la décomposition du ton. » Il restera toujours fidèle à cette lumière du midi.

C'est au moment de cette mutation profonde qu'il rencontre en avril 1891 Henri Le Sidaner. Commence une

amitié indéfectible entre ces deux jeunes hommes tous deux à la recherche d'eux-mêmes.

Lumière et émotion

Les deux amis vont se retrouver dans ce Paris de la Belle Époque où régnait un extraordinaire foisonnement des arts. Ils vont nouer de solides amitiés et des collaborations fructueuses entre peintres, sculpteurs, musiciens et écrivains. Le Sidaner comme Martin se trouvent parfaitement intégrés dans cette aventure du Symbolisme et de l'Art Nouveau, en même temps qu'ils découvrent avec bonheur les impressionnistes : « Tous ces noms, Manet, Monet, Degas ! » (Henri Martin)

Henri Martin est un amoureux de toujours de la poésie et de la musique. Ainsi la poésie de Musset ou de Baudelaire lui suggère ces figures lumineuses inspirées des Muses.

Chez Le Sidaner les silhouettes de jeunes filles en robe blanche ont remplacé les petites paysannes d'Étaples. Mais le Symbolisme ne sera qu'un passage chez lui, alors que Martin restera fidèle à ses sujets jusqu'à la fin de sa vie.

Les voyages d'étude

Particularité de cette période symboliste, les échanges entre les artistes français et les peintres et écrivains flamands. Du fait sans doute de son origine septentrionale, Le Sidaner se passionne pour l'avant-garde belge. Il deviendra d'ailleurs un ami d'Emile Verhaeren.

Les deux amis vont être invités à Bruxelles et auront l'occasion de découvrir Bruges, Martin en 1898, Le Sidaner en 1899. Ce dernier, venu pour quelques jours, y restera plus d'un an. Le séjour dans la vieille ville flamande le marquera profondément. C'est là, écrit son ami Camille Mauclair, qu'il commença d'être tout à fait lui-même. La comparaison entre ces deux tableaux que trente ans séparent le montre, comme



Beauté, H. Martin, 1900



La chapelle de Bruges, Le Sidaner, 1900



La place de Bruxelles, Le Sidaner, 1934

elle révèle sa fascination pour ces « heures crépusculaires » (Le Sidaner, 1936).

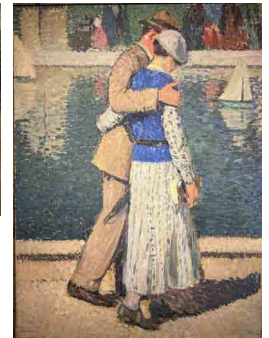
Ces « brumes illuminées », ainsi les nomme Apollinaire, le Sidaner va continuer à les peindre en ce début du XXe, enchaînant les courts séjours automnaux en famille, de Beauvais à Chartres, Londres, Prague, le lac Majeur et...

Pittsburgh aux États-Unis. L'engouement pour l'artiste et sa renommée internationale ne font que croître et sa maîtrise est définitivement reconnue.

Martin, moins voyageur que son ami, fait une carrière plus française, mais néanmoins triomphale. Une des dernières salles de l'exposition consacrée aux grands décors commandés par le Conseil d'État témoigne de cette reconnaissance. On y trouve un certain nombre d'esquisses et d'études qui vont venir prendre place dans des fresques gigantesques, souvent commandes de l'État. Ainsi le triptyque *Le travail à Paris* ou *Les Pavés* qui fut sans doute sa réussite la plus complète.



Les pavés, Henri Martin, 1925



Groupe des amoureux, Henri Martin, 1935

Tous deux vont néanmoins faire à quelques années d'intervalle, entre 1906 et 1910, un voyage à Venise.



Venise, Henri Martin, vers 1910

L'exposition d'Évian met judicieusement en perspective quelques œuvres qu'ils y ont réalisées. Quand Martin utilise des touches fragmentées parallèles, le rapprochant du néo-impressionnisme et du pointillisme, Le Sidaner garde une facture impressionniste. Crépuscules et clair de lune pour lui, une Venise plus véridique mais non dénuée de poésie pour Martin. « Le jaune orangé féérique de Le Sidaner de la nuit, l'infinie palette dansante des Henri Martin, c'est *Le Lac des Cygnes* et *Le Sacre du Printemps* » (Henri Martin et Henri Le Sidaner, deux talents fraternels, par Yann Farinaux-Le Sidaner et M.A. Destrebecq-Martin).

De l'Impressionnisme à l'Intimisme

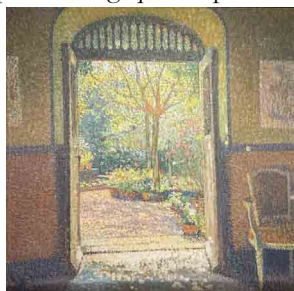
Très tôt, les deux artistes se chercheront un point d'ancrage. Pour Henri Martin, c'est un retour dans le sud-ouest de sa jeunesse. Il choisit d'acheter une maison de maître qui domine le village de La Bastide-du-Vert, Marquayrol, dans le Lot. Elle fut pour la famille un refuge pendant la première guerre mondiale.



Le Pont à La Bastide-du-Vert, Henri Martin, vers 1903

Les vues de La-Bastide-du-Vert seront les premiers sujets d'Henri Martin. Pour Le Sidaner, conseillé par Rodin, le choix se portera sur Gerberoy dans l'Oise. Le peintre est immédiatement conquis par ce petit bourg que surplombe une forteresse et lui consacra ses douze premières toiles.

L'un comme l'autre vont se passionner pour leurs jardins qu'ils composent eux-mêmes avec le plus grand soin. Sans doute en pensant à leurs futures toiles. Car maisons et jardins abondamment fleuris seront une source d'inspiration importante.



Jardin au soleil, Henri Martin, vers 1913

On s'arrêtera devant une série de tableaux où Le Sidaner, dans son jardin d'Éden, a représenté des tables souvent dressées pour le souper. Ces décors intimes expriment tant de paix, et sans doute un goût du bonheur que le peintre cherche à nous communiquer. Ce sont toutes ces ambiances heureuses où le spectateur est invité à pénétrer, au cœur même de la vie du peintre, que l'on peut qualifier d'« intimistes ».



Le dessert, Gerberoy, 1903, Le Sidaner

Après une nature domestiquée qu'ils avaient voulue idéale, sans doute cherchèrent-ils un autre souffle et ce fut le retour dans le midi. En 1923, Martin s'installe à Collioure, terre choisie par de nombreux artistes comme Signac ou



Collioure rue du Miradou, Henri Martin, 1926,

Matisse. Le petit port va lui inspirer plusieurs belles toiles telles ce *Collioure, rue du Miradou* (1926) (à comparer avec *Les Toits de Collioure* de Matisse en 1905) où les ocres dominent,

adoucés par les tons pastel du ciel et de la mer.

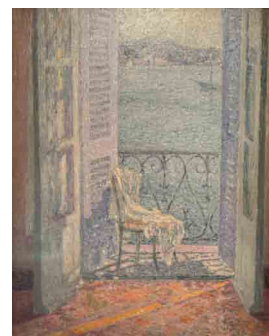


Terrasse à la fenêtre, Collioure, Henri Martin, 1925

Après un premier séjour très apprécié, Le Sidaner, lui, va retourner dans la baie de Villefranche, en choisissant « la douce lumière d'hiver » comme il l'écrit à son ami Henri Duhem. « Dans ce soleil d'hiver, sa palette s'éclaircit et nous conduit vers des effets plus doux, » note-t-il. Tous deux expriment dans leurs toiles cette douceur de vivre propre à la côte méditerranéenne : des camaïeux de bleu pour ces deux toiles.

« Il n'est pas de lieu plus propice que le midi pour goûter la joie de retrouver des forces sous un délicieux ciel. » écrit Sidaner à Alfred Dubosc.

Ils avaient pourtant traversé la Grande Guerre. Malgré tout, ils partageaient la même vision d'un monde apaisé, et ils l'ont exprimée selon leur personnalité, celle d'un homme du Nord chez le Sidaner et d'un homme du Midi chez Henri-Martin.



Soleil dans la maison, Villefranche-sur-Mer, Le Sidaner, 1926



Le groupe du premier voyage au Palais Lumière

Exposition « Cézanne - Renoir regards croisés » à la Fondation Pierre Gianadda de Martigny (Suisse)

Deuxième étape de notre périple du jour, visite de l'exposition Cézanne - Renoir à Martigny. Nous retrouvons avec une pointe d'émotion ce haut lieu de la culture, après



Le groupe du second voyage à la fondation Gianadda

la disparition de son fondateur Léonard Gianadda, qui nous était devenu familier. Le groupe du premier voyage a eu l'honneur de rencontrer son successeur à la présidence de la Fondation, son fils François Gianadda, venu souhaiter la bienvenue à notre association, avant la conférence de présentation de l'exposition.

Une conférencière hors pair nous explique comment les soixante œuvres exposées de Paul Cézanne (1839-1906) et Auguste Renoir (1841-1919) sont mises en confrontation et

permettent d'explorer l'influence de leurs styles respectifs sur les avant-gardes du XX^{ème} siècle. Les œuvres de ces deux pères de la modernité sont issues pour la plupart de la collection du marchand d'art Paul Guillaume (1891-1934) au musée de l'Orangerie à Paris, acquise par l'Etat en 1959 et 1963 selon les volontés testamentaires du défunt.

Les deux artistes, soudés par une admiration artistique mutuelle, étaient amenés à peindre quelquefois ensemble. Ils avaient les mêmes marchands, Paul Guillaume et Ambroise Vollard, et traitaient les mêmes sujets : des paysages, des portraits, des natures mortes et des baigneuses. Leurs styles picturaux, en revanche, étaient différents. Tout en sensibilité et en souplesse chez Renoir, rigoureux dans la construction de l'espace et la géométrie des formes chez Cézanne.

Les œuvres :

Les portraits

A une époque où trente mille professeurs de piano exercent à Paris, Renoir réalise une série de six tableaux sur ce sujet. Dans *Jeunes filles au piano* vers 1892, la fluidité des tissus, la sensualité des poses, la concentration des regards, et la douceur des couleurs rendent toute l'intimité à cette scène d'intérieur. En regard, le tableau de Cézanne, *Madame Cézanne au jardin* 1879-1880 : dans un cadre de verdure esquissé par de larges touches vertes et bleues qui se reflètent sur le visage et les



Jeunes filles au piano, Renoir, vers 1892

mains, Madame Cézanne, vêtue d'une longue robe noire, pose accoudée à une table en fer forgé dans une immobilité totale, ne laissant transparaître aucun sentiment intérieur.

Nous continuons avec deux autres portraits, *Claude Renoir en clown* 1909 et *Portrait de Madame Cézanne* 1885-1895.

Le portrait du petit Claude, alors âgé de huit ans, est placé dans un cadre antiquisant inspiré des décors à colonnes, peints par Vélasquez et Goya que Renoir a pu contempler lors de son séjour en Espagne en 1892. Tel un jeune enfant de famille royale, Claude pose dans un costume rouge rehaussé d'un imposant col blanc, rendu chatoyant par les jeux de lumière. Chez



Madame Cézanne au jardin, Cézanne, 1879-1880

Cézanne, le portrait de sa femme Hortense est réalisé cette fois-ci en intérieur. La forte présence du personnage dans un décor pratiquement nu, animé de petites touches vertes et bleues, est rendue par des rehauts lumineux produits par la réserve de la toile blanche laissée apparente.

Les paysages

L'hiver 1874-1875 avait été particulièrement neigeux, et



Paysage de neige, Renoir, vers 1875

Renoir qui ne supportait pas le froid, n'a réalisé qu'une toile de paysage d'hiver, intitulée *Paysage de neige* vers 1875. Arbres dénudés, reflets bleutés sur la neige, l'impression de froid est accentuée par l'éclairage de tons jaunes qui traversent le tableau de

part en part et se reflètent sur les façades des maisons en arrière-plan. Dans *Arbres et maisons* vers 1885 de Paul Cézanne, les troncs sombres d'une rangée d'arbres sans feuilles au premier plan contrastent avec la clarté sur les maisons de l'arrière-plan qui suggère la profondeur. Entre les deux, un jeu de couleurs crée la sensation d'espace très structuré.



Arbres et maisons, Cézanne, vers 1885

En provenance du musée d'Orsay, deux autres huiles sur toile contreviennent au paysage classique, *Marine, Guernesey* 1883 de Renoir et *Route de Village, Auvers* 1872-1873 de



Route de Village, Auvers, Cézanne, 1872-1873

Cézanne. La première toile présente un motif marin aux coloris clairs dont la construction est rythmée par les remous de l'eau qui vibrent par touches successives et donnent la même consistance aux rochers et au ciel nuageux.

Le paysage de Cézanne à Auvers, lui, est sombre. La route transversale déserte, entre des habitations fermées, n'ouvre sur aucun horizon. Ambiance assez fantomatique.

Et nous retrouvons un véritable « portrait d'arbre » de Renoir en provenance du musée d'Orsay, *Le Poirier d'Angleterre* vers 1873, à côté du *Paysage au toit rouge* ou *Le Pin à l'Estaque* 1875-1876 de Cézanne. Le poirier monumental de Renoir, à la fois sujet et décor de la toile exécutée à Louveciennes, marque l'attrait du peintre pour cette végétation foisonnante, percée de quelques reflets lumineux. Comme pour illustrer la petitesse de l'homme dans la nature, l'activité humaine est ici à peine esquissée dans la transparence par trois petits personnages. Rien de tel chez Cézanne dans son *Paysage au toit rouge* où



Le poirier d'Angleterre, Renoir, vers 1873

l'on perçoit la densité et l'épaisseur de la touche qui varient

en fonction des éléments représentés : du balayage à la brosse pour le ciel aux virgules appuyées pour le feuillage.



Paysage algérien, Renoir, 1881

1881, premier voyage de Renoir en Algérie où il découvre la richesse de la végétation. Son *Paysage algérien, le ravin de la femme sauvage* 1881, œuvre au musée d'Orsay, suggère les jeux de lumière que lui a inspirés la banlieue d'Alger. On le sent subjugué par ces plantes envahissantes, figuiers de Barbarie et aloès, qu'il traite par touches ramassées aux nuances contrastées.

Son *Bouquet dans une loge* vers 1880, fleurs posées dans leur papier d'emballage sur une large banquette rouge, évoque sans doute une spectatrice admirée. Représentation elliptique et raffinée du monde du théâtre à la croisée d'une nature morte.



Bouquet dans une loge, Renoir, vers 1880

Les natures mortes :

Les fleurs

Bouquet 1901 de Renoir et *Le Vase bleu* 1889-1890 de Cézanne. La composition foisonnante de roses et de coquelicots de Renoir, tournée vers la lumière comme en témoigne le reflet d'une fenêtre hors champ sur le vase vernissé, rappelle certains bouquets peints par Edouard Manet quelques décennies plus tôt. La sobriété du tableau de Cézanne tranche avec l'exubérance des couleurs chaudes dans les bouquets de Renoir. Dans *Le vase bleu*, les fleurs offrent un beau jeu de couleurs sur un ensemble filiforme aux tons bleu vert et jaune, marqué par l'importance des lignes verticales et



Le Vase bleu, Cézanne, 1889-1890

horizontales, et où la présence de trois pommes rappelle que les natures mortes de Cézanne représentent le plus souvent des fruits. On perçoit dans sa *Nature morte à la soupière* vers 1917, à la touche fractionnée sur fond clair, le ralliement de Cézanne au mouvement impressionniste. A l'arrière-plan de son tableau, il a reproduit un paysage de Pissarro *Rue de Gisors, la maison du père Gallien*. Pas de point de fuite dans l'œuvre, mais la perspective est créée par l'agencement des couleurs et la présence de deux tableaux dans le tableau.

Les fruits

Les *Fraises* vers 1905 de Renoir, d'un rouge intense à côté



Fraises, Renoir, vers 1905

d'une porcelaine peinte, sont posées sur une nappe blanche fraîchement repassée. Ses *Pêches* 1881, aux tons roses dans une coupe blanche en faïence de Delft posée sur une nappe blanche, sont

d'une suavité extrême tant la peau paraît duveteuse. Le fond à motifs de feuillages verts, roux et bleus, ressemble à un vrai paysage.

Dans *Le Vase paillé, sucrier et pommes* 1890-1894 de Paul Cézanne, le vase est le pivot de la composition, le sucrier et l'assiette blanche apportent la lumière dans cette mise en scène de pommes en instabilité sur une table en position oblique.



Le Vase paillé sucrier et pommes, Cézanne, 1890-1894

Les baigneuses et baigneurs

Après la célèbre toile d'Edouard Manet *Le déjeuner sur l'herbe*

en 1862 qui fit scandale au Salon des Refusés de 1863, la mode est aux parties de campagne et aux déjeuners sur l'herbe. La toile de Claude Monet réalisée en 1865-1866 et celle de Paul Cézanne de 1876-1877 témoignent de cet engouement.



Le Déjeuner sur l'herbe, Cézanne, 1876-77

L'œuvre de Cézanne est traitée librement avec une palette très lumineuse de tons bleus et verts, rompue par une robe jaune au premier plan, une corbeille aux fruits rouges à droite et des toits rouges centrés dans le lointain. Un autre tableau de Cézanne, *La Barque et les baigneurs* vers 1890, de format allongé à vocation décorative, évoque l'harmonie entre l'homme et la nature, l'eau et le ciel occupant le centre de la composition. Du côté de Renoir, la *Baigneuse aux cheveux longs* vers 1895, tout en rondeur, sort nue de l'eau et ramène délicatement sur son buste un drapé blanc.



Baigneuse aux cheveux longs, Renoir vers 1895

Une aspiration classique de nature intemporelle dans un paysage indéterminé. Sa *Baigneuse assise s'essuyant une jambe* 1914 fait partie des plus tardives réalisées par le peintre, un de ses sujets favoris, où alternent le rouge, le rose et le blanc par touches juxtaposées, sur un fond foisonnant de tons verts et bruns.

**Des représentations en résonance :
Cézanne et Picasso**

Pommes et biscuits vers 1880 de Cézanne : une composition d'un grand équilibre, des formes stylées et une subtile gradation de couleurs.

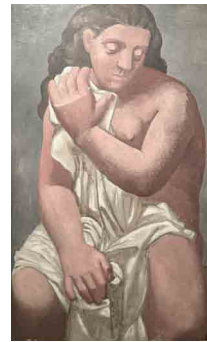


Grande nature morte, Picasso, 1917

La Grande nature morte 1917 de Picasso : une superposition de plans et de couleurs, une table vue à la fois de côté et de haut en bas. Picasso reprend le dispositif formel de Cézanne et la répartition désordonnée des objets.

Renoir et Picasso

L'Eau ou Grande laveuse accroupie, bronze d'après un plâtre de 1917 dessiné par Auguste Renoir et exécuté par Richard Guino avec qui il collabore. Le bronze sera fondu en 1960

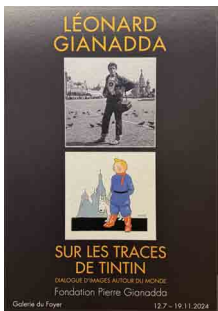


Grand nu à la draperie, Picasso, 1923

sous la direction de Jean Renoir, fils de l'artiste. Cette sculpture, inspirée de la vie courante, représente une laveuse en train de réaliser sa besogne habituelle. En résonance, le *Grand nu à la draperie* 1923 (160 x 95 cm) de Picasso : l'attitude de cette baigneuse aux dimensions monumentales est empruntée à Renoir dont Picasso possède deux *Baigneuses* dans sa collection personnelle. Les traits du visage et la lourdeur des formes rappellent la période rose de l'artiste.

Cette exposition « Cézanne-Renoir Regards croisés » illustre en quoi ces deux figures tutélaires, à travers des approches artistiques distinctes, ont pu influencer l'art pictural au tournant du XXème siècle.

Léonard Gianadda sur les traces de Tintin



A l'occasion de notre visite à l'exposition Renoir-Cézanne, nous avons découvert, dans la Galerie de la Fondation, l'exposition organisée en partenariat avec le musée Hergé de Belgique. Sont juxtaposées là plus de quatre-vingts vignettes issues des *Aventures de Tintin* dessinées par Hergé et des photos de Léonard Gianadda prises sur les lieux de l'histoire du fameux reporter à « l'Echo illustré ». L'analogie est parfois saisissante entre les aventures des deux reporters qui ont marché sur les mêmes routes !

1953, voyage de Léonard Gianadda en Amérique



Tintin en Amérique, 1939 *Philadelphie, 1953*

1954-1957, voyage à travers l'Europe



L'Ile noire, 1938 *Train Milan-Rome 1957* *Le lotus bleu, 1936* *Athènes, 1956*

1956-1958, voyage en 1956-1958, voyage en Egypte, Tunisie, Andalousie et Maroc



Les cigares du pharaon, 1934
Séville, 1958

Le crabe aux pincés d'or, 1941

Tunis, 1957

1957, voyage au pays des Soviets



Tintin au pays de soviets, 1929
Moscou, 1957

Tintin au pays de soviets, 1929
Moscou, 1957

1960, le tour de la Méditerranée



*Le crabe aux pinces d'or, 1941
Jordanie, 1960*

*Coke en stock, 1958
Croatie, 1960*

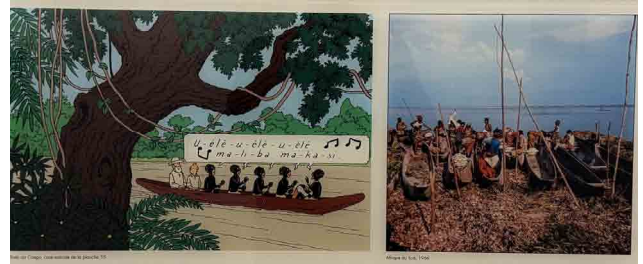
1961, l'Amérique du Sud



Tintin et les picaros, 1976

Bogota, 1961

1964-1966, l'Afrique



Tintin au Congo, 1931

Afrique du Sud, 1961

Imaginer un tel dialogue entre les aventures de Tintin et celles de Léonard Gianadda, et leur redonner merveilleusement vie, en même temps qu'à tous les personnages de la célèbre B.D. : un délicieux retour en arrière dans le passé, que nous avons pu savourer avec bonheur.

Nos circuits et notre présence dans les manifestations locales

Le 19 Avril : Rencontre avec les Randonneurs de Saint-André-le-Gaz autour de J.B. Jongkind

Souhaitée par le groupe de marcheurs de Saint-André-le-Gaz et organisée par Serge Anselme, la rencontre a eu lieu à Pupetières le matin, à l'heure convenue, par une fraîche température et un doux soleil printanier.

Marie-Carmen et Serge Reynaud guidaient le groupe dans une ambiance très cordiale depuis le château jusqu'au hameau de Mallein.

Aux cours des commentaires retraçant le parcours de Jongkind, les visiteurs firent preuve d'une bonne écoute. Curieux de connaître le peintre dont certains avaient entendu parler, tous apprécièrent la présentation des



A la maison Jongkind de Mallein

reproductions de ses oeuvres évoquant la quiétude des paysages et la douce intimité de la famille Fesser avec ses jeunes enfants.

Dans cette ambiance si bien traduite par Jongkind, la simplicité et la convivialité ont été de mise pour les visiteurs et accompagnateurs.

Cette initiative permet, une fois de plus, de faire connaître Jongkind et notre association créant ainsi un réseau de plus en plus large et bénéfique pour tous.

Les 27 et 28 avril : A Pupetières, Plantes en Folie

Les 28 et 29 septembre : A Pupetières, Fête des Plantes

Au château de Pupetières, la rencontre avec le public est l'occasion de contacts variés, souvent ouverts à l'art en général et à la peinture en particulier. Nous remercions Monsieur Aymar de Virieu et Madame Isabelle de Virieu pour l'accueil qu'ils réservent à notre stand au sein de ces belles fêtes des plantes, très prisées du public.



Le 8 juin : Visite guidée « Dans les pas de Jongkind » à la Côte-Saint-André



Le groupe dans la cour de l'hôtel de ville

De 14h30 à 17h30, l'Association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné », organise un circuit dans les traces du peintre Jongkind. Ce dernier, né le 3 juin 1819 à Lattrop aux Pays Bas, arrive à La-Côte-Saint-André en 1878 où il



Le sonneur de l'angélus

passera les treize dernières années de sa vie jusqu'au 09 février 1891, date de son décès. Catherine Lhote, Maire adjointe aux affaires culturelles de la Côte-Saint-André, nous accueille et nous souhaite la bienvenue. Nous la remercions chaleureusement car, comme convenu, elle nous ouvrira les toilettes de la Mairie.

Gisèle Bouzon-Durand, Eliane Cuynat, Danielle Ferrat, Ghislaine Vincendon-Duc, accompagnatrices ainsi que Nicole Laverdure, chargée de l'intendance, sont très heureuses d'accueillir les participants au nombre de quinze. Nous saluons ici la présence d'Annie Maas, et de plusieurs personnes de la Vallée de la Bourbre. Toutes sont enthousiastes et curieuses de découvrir ou de connaître davantage la vie et l'œuvre de Jongkind.

Avant de nous rendre là où le peintre posa son chevalet et admirer de remarquables paysages dauphinois ainsi qu'un riche patrimoine architectural cotois, nous présentons, d'une part, Johan-Barthold Jongkind, sa jeunesse aux Pays-Bas, ses débuts à l'académie des Beaux-Arts de La Haye, son séjour à Paris, son travail auprès du peintre Eugène Isabey, ses multiples voyages et rencontres artistiques, sa compagne Joséphine Fesser et son fils Jules Fesser et d'autre part, nous évoquons les concours de circonstances qui ont fait que Jongkind est arrivé en Dauphiné en 1873 à Châbons puis en 1878 à La Côte-Saint-André, ainsi que son parcours de vie riche en relations, profond en amitié et remarquable en travail pictural, qui a fait de lui le précurseur de l'impressionnisme, mouvement dont on fête, cette année 2024, les 150 ans.

Puis, nous démarrons notre balade et remontons le fil de sa vie et de son art au gré des lutrins qui jalonnent les rues cotoises ; nous conduisons nos pas vers les trines, le quartier du Fangeat, la rue Saint-André, la cour de l'Hôtel de Ville et la salle Jongkind où nous visitons l'exposition des travaux culturels de la MJC de la Côte-Saint-André, la Halle, la place Saint-André, afin de redonner place à l'artiste, et lui rendre hommage ; sans oublier les commentaires sur le patrimoine local. Nous observons la silhouette métallique de Jongkind et imaginons l'atelier du peintre dans la villa Beauséjour, relookée à l'extérieur, à l'exception de la façade ouest restée en l'état, avant de nous rendre au cimetière où reposent, côte à côte, Jongkind et sa compagne ou plutôt « son Bon Ange » comme il aimait à le dire, en parlant de Joséphine Fesser. Celle-ci est une compatriote, née comme lui en 1819 aux Pays Bas, et décédée la même année 1891 à La Côte-Saint-André. Nous admirons le rosier « Jongkind », en fleurs, édité en 2011 à l'occasion du 120^{ème} anniversaire de la disparition du peintre, mais déplorons l'état de la tombe de Joséphine où l'herbe est reine.

Puis, nous nous dirigeons, en co-voiturage, à Ornacieux-Balbins où nous attendent Nicole Laverdure et Louis Belle-Larant. Nous pénétrons dans la petite chapelle Saint-Michel où nous écoutons les explications d'Eliane Cuynat et de

Louis Belle-Larant, fidèle gardien de ce lieu, et sonneur du carillon de l'Angélus qu'il nous fait résonner à 17h15, au plus grand plaisir de tous.

Nous avons bien respecté le timing ainsi que la partition des commentaires.

Enfin, nous sommes sous le charme du paysage remarquable que contemplait Jongkind de ce promontoire empreint de paix, de mémoire et de recueillement et partageons le verre de l'amitié offert par l'association.

En conclusion, cet après-midi radieux, bien que se déroulant le jour de la St-Médard, nous a apporté beaucoup de plaisir à nous laisser guider vers cette région lumineuse qu'occupe Jongkind dans le ciel de l'Art, lui dont Claude Monet écrivait : « On a toujours à gagner à regarder les paysages de Jongkind parce qu'il peint sincèrement comme il voit et comme il sent ».

Le 16 juin : « Les peintres dans la ville » à La Côte-Saint-André



Le jury avec les lauréates de gauche à droite : Mme Mélissa Losano, Mme Florence Escaïch-Paquier, Mme Véronique Dumoulin.

Dimanche 16 juin notre association a participé aux côtés de l'Association des amis du festival Berlioz à l'organisation de la journée « Peintres dans la ville » à La Côte-Saint-André. Nous avons été présents dès le matin pour l'accueil des artistes et en fin d'après-midi au jury pour attribuer les

différentes récompenses. Notre association a offert le deuxième prix, soit un chèque de 100 euros, le livret sur Jongkind paru aux éditions du Dauphiné et le texte de théâtre « Jongkind par lui-même » présenté lors de notre promenade théâtralisée du 17 septembre 2023. Notre président a offert ce prix à Mme Véronique Dumoulin.

Le 19 juin : Village en fête à Val-de-Virieu Connaître l'impressionnisme

A l'occasion des journées « Village en fête » et de ses multiples manifestations organisées par la mairie de Val-de-Virieu, l'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » a été invitée à faire connaître l'impressionnisme auprès des jeunes du centre de loisirs et des pensionnaires de l'Ehpad. Ceci pour célébrer le 150^{ème} anniversaire de ce mouvement pictural novateur. Belle occasion pour notre association de faire



découvrir Jongkind, précurseur de cette révolution artistique.

Une vingtaine d'enfants du centre de loisirs ont été attentifs à la présentation des œuvres du peintre faite par Annie, Gisèle et Martine. C'est avec beaucoup de curiosité qu'ils ont suivi son cheminement artistique depuis la Hollande, son pays natal, la Normandie, Paris et le Dauphiné, ses terres d'adoption.

Avec l'accompagnement de Serge Marchal et Serge Reynaud, ils se sont volontiers prêtés à l'exécution de leur



« talent » en exprimant avec spontanéité leur créativité par le pinceau et la couleur sur un long support de papier.

Un moment chaleureux et bienfaisant pour appréhender et sublimer la création artistique.

Le 20 juillet : Circuit en Vallée de la Bourbre

En co-voiturage, une quinzaine de personnes sont parties à la découverte des lieux peints par Jongkind entre 1873 et 1878, alors qu'il séjournait tous les étés à la « maison Fesser »



Le groupe au château de Pupetières

du hameau de Mallein à Virieu où logeait Jules Fesser, fils de sa compagne et cuisinier au château de Pupetières. Serge et Marie-Carmen Reynaud, Monique Fourquet, Annie Maas, Joseph et Martine Guétaz animaient le

parcours depuis le parvis Jongkind de la gare de Châbons jusqu'au château de Virieu.

Les commentaires, à partir des tableaux représentés sur les lutrins et de quelques autres reproductions, permettaient des allers-retours entre les œuvres, l'histoire et le contexte local de l'époque. En fin de parcours, les échanges se poursuivaient autour de la collation offerte par notre association.

Journée du 23 août 2024 à la Côte-Saint-André

Le vendredi 23 août, l'Office du Tourisme «Terres de Berlioz» organisait, en collaboration avec l'association "Dans les pas de Jongkind en Dauphiné", une journée à La Côte-Saint-André intitulée : « Jongkind-Berlioz : 1 journée 2 Talents », trente participants étaient présents.

Le matin, après les mots de bienvenue du directeur de l'Office du Tourisme et de notre Président, nous sommes partis à la découverte et sur les traces de ces deux illustres personnages dont la Côte-Saint-André, ville d'art et d'histoire, peut s'enorgueillir. Nous avons marché dans les

rues, à la découverte des paysages peints par Jongkind et du riche patrimoine architectural, guidés par Eliane, Ghislaine, Gisèle et Lydia. Le soleil était au rendez-vous. De la place Hector Berlioz, à la Villa Beauséjour, en passant par les nombreuses trines de la ville, nous sommes allés là où le peintre a posé son chevalet jusqu'à sa dernière demeure. Puis, nous sommes revenus place Saint-André pour rejoindre l'Hôtel de Ville, la Halle et accéder au château Louis XI par le passage Bocsozel. Certaines personnes, présentant des signes de fatigue ont apprécié être véhiculées grâce à un co-voiturage proposé par l'OT. Arrivés au sommet, nous avons admiré le point de vue remarquable sur la plaine de la Bièvre et observé ce qui s'offrait à notre regard.

Enfin, nous nous sommes dirigés vers la ferme Berlioz où un repas, fait maison et composé d'une terrine de légumes, de ratatouille, de brochette de poulet et d'un bavaois au citron, nous a été servi.

Nous avons partagé ce déjeuner à l'extérieur et avons apprécié l'ombre et la sérénité du lieu. Nous avons eu le plaisir d'accueillir parmi nous Mme Sempe-Bufet, maire de Viriville, présidente de l'Office de Tourisme et vice-présidente de la Communauté de communes de Bièvre Isère.



Repas à la ferme Berlioz

Après le repas, nous avons entendu M. Pillaud qui nous a raconté l'histoire de la ferme et expliqué toutes les étapes de la restauration des bâtiments. Enfin, nous avons pénétré dans le chai puis nous sommes allés jusqu'au pavillon de la malédiction, en passant par les vignes.

Cette agréable journée s'est terminée vers 16h30.

Le 7 septembre : Forum des Associations à Val-de-Virieu

Notre présence au forum renforce les échanges avec les autres associations de la commune dans une ambiance constructive et conviviale, au plus près du public de la Vallée. Danielle Ferra, Martine Morel, Martine Guétaz, Claudette Magnin et Joseph Guétaz ont tenu le stand à la salle des fêtes de Panissage

Le 8 septembre : Forum des associations à La Côte-Saint-André



Forum des Associations à la Côte-Saint-André

Lors de ce Forum des Associations, notre stand a accueilli de nombreux visiteurs intéressés par Jongkind et plus particulièrement par sa vie dans la région. Ce fut pour nous l'occasion de rappeler l'existence des lutrins et

de présenter les activités de notre association.

Le 20 septembre : Visite des aquarellistes de Jarrie dans la Vallée de la Bourbre

Par un temps encore estival, circuit en co-voiturage au fil de l'implantation des lutrins Jongkind, depuis le parvis de la



Les aquarellistes à Châbons

gare de Châbons jusqu'au hameau de l'Homnézy à Virieu. Un groupe de huit aquarellistes, porté par un vif intérêt pour la connaissance de Jongkind, son œuvre et sa technique picturale, était conduit par Joseph, Martine Guétaz et Danielle Ferra. Le passage par la ferme Durand de La Combe a comblé leur curiosité. Commentaires et échanges fort sympathiques. Promesse nous a été faite de revenir dans cette attachante vallée pour y peindre sur le motif dans les pas de Jongkind, et de se rapprocher de notre association. Deux jours après notre circuit, notre association recevait déjà par mail une dizaine de leurs aquarelles réalisées sur le site du château de Virieu.



Le château de Virieu par une aquarelliste

Le 21 septembre : Journée européenne du Patrimoine

Une initiative inédite à l'occasion des Journées européennes du Patrimoine en cette année 2024 qui célébrait le 150ème anniversaire de la naissance du mouvement impressionniste : une promenade d'une journée, en minicar de trente personnes, allait faire halte devant chacun des quatorze lutrins représentant une œuvre de Jongkind en vallée de la Bourbre et en Bièvre. Départ à 9h sur le parvis Jongkind à la gare de Châbons pour une arrivée à 17h à la chapelle de



Devant la maison Vachon de Belmont à Val-de-Virieu

Balbins. A chaque étape, mise en contexte, commentaires, analyses et lectures étaient assurés le matin par Joseph, Martine Guétaz, Danielle Ferra, et Annie Maas pour la partie historique de Virieu. La pause méridienne au restaurant « La ferme de Berlioz » à La Côte-Saint-André rassemblait le grand groupe de visiteurs, heureux par cette belle journée d'être accueillis dans ce beau cadre restauré. L'après-midi, sortie en ville encadrée par Ghislaine Vincendonduc, Lydia Martinez et Eliane Cuyinat jusqu'au promontoire de Balbins dont la chapelle et le cimetière ont été immortalisés par Jongkind. Gérard Cuyinat fit ensuite

sonner, pour nous tous, la cloche de la chapelle en fin de parcours. Une journée unanimement appréciée des visiteurs.

Les 15 et 17 octobre : Elaboration d'un projet avec un établissement scolaire de La Côte-Saint-André

L'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » a répondu favorablement à la demande de deux professeurs de CM1 de l'école Saint-François de La Côte-Saint-André, Mme Elyse Puvilland et Mme Nadège Bruno. Celles-ci ont décidé, dans le cadre de leur programme culturel 2024-2025, d'étudier le peintre Jongkind, précurseur du mouvement impressionniste, et personnage ayant vécu à la Côte-Saint-André et dans ses environs de 1878 à 1891. Une réunion préparatoire a eu lieu le 10 septembre. Etaient présents Gisèle, Nicole, Joseph et les deux enseignantes. Ensemble, nous avons convenu de deux temps d'intervention :



Sous les halles de La Côte-Saint-André

Le premier où nous guiderions les deux classes dans les rues de la ville, à la découverte des lieux où le peintre a posé son chevalet et mis en valeur les paysages de la plaine de la Bièvre ainsi que le patrimoine architectural local comme suit :
Mardi 15 octobre de 9h à 11h avec les élèves de CM1 de Mme Puvilland. Intervenants : Ghislaine, Gisèle, Nicole et Joseph.
Jeudi 17 octobre de 9h à 11h avec les élèves de CM1 de Mme Bruno. Intervenants : Ghislaine et Gisèle.



Les élèves devant la photo de Jongkind

Dans un second temps nous accompagnerons les élèves dans un espace-temps de création artistique en étroite collaboration avec les professeurs. Une rencontre est prévue prochainement pour organiser les modalités de coopération. Intervenants proposés : Raymond Boucher-Krégine et Serge Reynaud.

Mardi 15 et jeudi 17 octobre, de la place Hector Berlioz, en passant par les nombreuses trines de la ville, nous avons accompagné les élèves jusqu'à l'Hôtel de Ville, la Halle, le passage Bocsozel, avant de rejoindre la place Saint-André, la Villa Beauséjour et le cimetière où reposent Jongkind et sa compagne Joséphine Fesser.

Nous avons adapté notre circuit à notre jeune public, bien préparé et sensibilisé à notre sujet. De plus, nous avons apprécié qu'ils aient eu à cœur de trouver dans nos commentaires et, par leur questionnement, les réponses au quiz établi par les enseignantes, à partir d'un modèle réalisé

pour les élèves du collège Jongkind en 2012, et transmis par notre association.

Nous avons eu plaisir à vivre ces deux matinées en présence de ces jeunes, attentifs et motivés et ce, tout au long de ces deux promenades-découvertes que nous avons voulues interactives.

Le 20 octobre : La fête de la courge et des saveurs d'automne à Châbons

Très bien installé dans la salle des fêtes, notre stand nous permet de présenter les œuvres de Jongkind à un public très



divers, souvent surpris de notre présence. Une expérience très sympathique et utile pour notre association.

Le 29 novembre : Retour sur les deux voyages sur la Côte d'Azur

Cette soirée a réuni, à la salle du Peuple de Val-de-Virieu, quatre-vingt-douze membres de l'association, contents



d'être présents pour se remémorer ce remarquable périple de juin 2024 de Beaulieu, Saint-Jean-Cap-Ferrat à Nice et d'Antibes à Vallauris grâce à la projection d'un diaporama savamment réalisé par Lydia, à partir d'une quantité très importante de photos transmises par les participants des deux voyages.

En l'absence de Lydia, excusée, ce sont Martine Guétaz et Nicole Laverdure qui ont assuré les commentaires de cette présentation visuelle très réussie et ce, pendant 50 minutes. Cette première partie s'est clôturée sous une pluie d'applaudissements.

Ensuite, tout le monde s'est retrouvé autour du bar pour déguster l'apéritif : sangria, et chartreuse orange soigneusement préparée par Serge Reynaud, spécialiste de ce breuvage phare du voironnais.

Puis, à table tous ! Pour déguster, sous la forme d'un buffet, un repas très apprécié. Un grand merci à Martine Morel pour l'organisation et chacun d'entre nous était très heureux d'échanger dans une ambiance chaleureuse et amicale. Notre Président Joseph Guétaz a remercié tous les membres de l'Association ayant apporté leur contribution à la réussite de ce moment convivial, sans oublier Michel Morel, maire de la commune de Val-de-Virieu, qui nous a permis de nous réunir dans cette salle du Peuple, particulièrement bien agencée pour la circonstance.

Cette soirée s'est terminée vers 23 heures en chansons avec Josette Revelon et Jean-Claude Chenu.



Un repas très apprécié

Notre Assemblée Générale empreinte de convivialité !

Les membres de l'Association se sont réunis en Assemblée Générale, le 23 Mars 2024, à 9 heures, à la Salle du Peuple de Val-de-Virieu.

104 membres présents ou représentés, à jour de cotisation, ont répondu à la convocation préalablement adressée par voie électronique, en date du 29 Février 2024, sur un total de 168 inscrits au 31 Décembre 2023. Le quorum est donc atteint et l'Assemblée Générale peut valablement délibérer. L'Assemblée Générale est présidée par Joseph Guétaz en sa qualité de président de l'association.

Joseph Guétaz souhaite chaleureusement à tous la bienvenue pour cette Assemblée Générale. Il remercie les membres pour leur présence nombreuse qui témoigne de leur engagement à soutenir et à participer à notre projet

associatif. Il accueille avec le même plaisir nos fidèles partenaires et élus qui nous font l'honneur et l'amitié de leur présence : Gilbert Badez, maire de Bressieux, Catherine Lhote, adjointe à la culture auprès de la municipalité de La Côte-Saint-André qui nous a rejoints l'après-midi, Michel Morel, maire de la commune de Val-de-Virieu et Yannick Neuder, député de notre circonscription, lesquels, malgré leurs agendas respectifs chargés, ont tenu, une fois encore, à nous accompagner aujourd'hui pour faire le point sur notre association.

Il souligne la présence de quelques membres de l'association François Guiguet avec laquelle nous entretenons une certaine affinité et tient à excuser par ailleurs les élus, retenus par d'autres obligations, qui ne peuvent participer à cette

assemblée : Jean-Pierre Barbier, président du conseil départemental, Patrick Curtaud, vice-président du conseil départemental, Anne-Marie Amice, maire d'Ornacieux-Balbins, Joël Gullon, maire de La Côte-Saint-André.

Il conclut en remerciant la mairie de Val-de-Virieu, notre hôte pour la journée, pour son soutien inconditionnel à nos actions. Cette collaboration étroite contribue grandement à notre succès et à notre développement au fil des années.

Yannick Neuder rebondit sur ce propos et souligne le dynamisme de cette commune de Val-de-Virieu, un territoire résolument tourné vers l'avenir, qui investit et apporte de nombreux services à ses habitants et associations, poursuivant ainsi son attractivité en portant des projets importants. Il ne manque pas d'encourager notre association, qui fait preuve également de beaucoup de dynamisme dans son activité, et il la félicite chaleureusement pour sa performance hors du commun selon lui.

Après un mot de bienvenue, Michel Morel remercie notre association dont les diverses activités animent le village. Il



affirme que notre association peut toujours compter sur le fidèle soutien financier, logistique de la municipalité et la mise à disposition d'équipements, de locaux pour continuer à nous aider dans nos actions.

Michel Morel confirme par ailleurs que la commune entend mener une politique culturelle très active et, en ce sens, elle s'est positionnée pour développer une Micro-Folie sur son territoire, conçue comme une plate-forme culturelle de proximité, largement ouverte pour soutenir et rendre visibles des initiatives locales.

A ce titre, présente exceptionnellement dans l'assemblée, Stéphanie Court-Fortune, directrice de la structure AGORA-Guiers à Pont-de-Beauvoisin, en charge aujourd'hui d'accompagner la municipalité de Val-de-Virieu dans le développement de ce projet, intervient et se propose de définir avec notre association les possibilités de conjuguer notamment nos activités d'accès à l'art à celles de la Micro-Folie de Val-de-Virieu, une manière de nous mettre en lien.

Rapport Moral

Notre association a vécu une année 2023 marquée par l'animation culturelle du 150^{ème} anniversaire de l'arrivée de J.B. Jongkind en Dauphiné dont nous reparlerons dans notre rapport d'activités.

Joseph Guétaz remercie Mme Marie-Pierre Barani, maire de Châbons, et son conseil municipal qui ont permis de débiter cette merveilleuse journée du 17 septembre par l'inauguration d'un nouveau lieu d'hommage à Jongkind : le

« *parvis Jongkind* » devant la gare de Châbons. Egalement, il veut ici encore exprimer toute sa gratitude au Département pour son soutien financier à cette occasion.

Dans le domaine de la peinture française, l'année 2024 sera marquée par le 150^{ème} anniversaire de la naissance de l'impressionnisme. Notre association n'a pu organiser une visite guidée de cette exposition.

Notre dynamique, nous la devons aussi aux nouveaux membres qui rejoignent chaque année notre Conseil d'administration. Cette année la candidature de Ghislaine Vincendon-Duc apportera des idées nouvelles, renforcera l'équipe d'animation dédiée aux circuits sur le territoire de la Côte-Saint-André.

Enfin, notre président termine son propos en exprimant toute sa reconnaissance à Eric Gasnier qui a décidé, pour des raisons personnelles, de ne pas se représenter à l'élection du prochain Conseil d'administration. Il sait qu'Eric sera toujours là pour apporter son aide lors de toutes nos manifestations et il est bien convaincu qu'il continuera aussi de cultiver son sens de l'humour et de nous le faire partager à chacune de nos sorties.

L'assemblée générale prend acte, approuve le rapport moral fait par le président et lui donne quitus pour l'exercice écoulé. Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Rapport d'activités

Ce rapport, illustré par un diaporama, présente et donne une vision globale et fidèlement représentative de l'ensemble des activités organisées sur l'année 2023 qui se sont, comme toujours, déroulées dans un esprit de cohésion, de coopération et une ambiance conviviale qui prévalent au sein de l'association.

Ainsi plusieurs intervenants reprennent et synthétisent tour à tour l'historique des événements vécus par les membres de l'association et nos sorties au cours de l'année écoulée. Des moments privilégiés qu'ils nous font revivre avec enthousiasme.

L'assemblée prend acte et approuve ce rapport d'activités.

Rapport financier

A la demande du président, et à l'appui des documents comptables présentés de façon claire et transparente, sous la forme d'un tableau, Martine Morel, trésorière adjointe, donne lecture du rapport financier de l'association pour l'exercice écoulé.

Il est rappelé que toutes les sorties sont autofinancées par le paiement des participants, leur budget étant préalablement fixé avec rigueur et optimisation.

Joseph Guétaz saisit cette opportunité pour remercier de leur soutien l'ensemble de nos partenaires financiers (Les caves de la Chartreuse à Voiron et l'entreprise Bigallet à Val-de-Virieu, notamment) et nos adhérents fidèles. Nous sommes très reconnaissants de leur contribution.

Etat des adhésions : au 31 décembre 2023, notre association comptait 168 adhérents à jour de cotisation contre 161 au 31 décembre 2022.

Quitus est donné au président et aux trésorières qui ont réalisé les documents comptables.

Budget prévisionnel de l'exercice 2024

A la demande du président, Martine Morel, trésorière adjointe, présente et commente le budget de l'association pour l'exercice à venir.

Saison 2024

Le président et Nicole Laverdure présentent les projets attendus pour 2024, synthétisés et illustrés par un diaporama, notamment les sorties et voyages.

Nicole Laverdure évoque plus particulièrement la première et toute prochaine sortie de printemps à Grenoble qui sera suivie, au début de l'été, de la découverte sur trois jours du patrimoine et de l'art à Nice-Côte d'Azur, puis à l'automne d'une escapade en Bourgogne. Enfin, nous nous rendrons à Evian et Martigny (Suisse) pour découvrir à la Fondation Pierre Gianadda l'exposition : *Cézanne-Renoir : Regards croisés*.

Nouveau logo de l'association

Expliquant un besoin de marquer une évolution, un changement, Joseph Guétaz dévoile la nouvelle identité visuelle de notre association dont la refonte est jugée pertinente.

Mise au vote à main levée, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Renouvellement du CA

L'assemblée générale, ayant pris en considération les candidatures présentées à cet effet, préalablement à la réunion de ce jour, a élu :

Fabienne Auffinger, Maryvonne Auffinger, Raymond Boucher-Krégine, Gisèle Bouzon-Durand, Danielle Ferra, Guy Fournier, Monique Fourquet, Noëlle Gasnier, Joseph Guétaz, Martine Guétaz, Nicole Laverdure, Annie Maas, Claudette Magnin, Michel Martin-Pichon, Lydia Martinez, Martine Morel, Yves Moulin, Marie-Carmen Reynaud, Serge Reynaud, Ghislaine Vincendon-Duc.

Mise au vote à bulletin secret, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Le nouveau bureau sera formé au prochain CA.



Le nouveau Conseil d'administration avec Alexis Metzger le conférencier

Sommaire

| | |
|---|---|
| Page 1 | Le mot du Président |
| Pages 2-4 | Conférence « Les saisons dans la peinture de Jongkind » |
| Sortie du 29 avril 2024 | |
| Pages 4-6 | Exposition « MIRÓ un brasier de signes » |
| Page 6 | Exposition « Terraz, quatre générations de guides photographes » |
| Voyage sur la Côte d'Azur en juin 2024 | |
| Pages 6-7 | Villa et jardins Ephrussi de Rothschild |
| Pages 7-11 | Nice, « Nissa Bella » |
| Pages 11- 12 | Musée National Marc Chagall : le « Message Biblique » |
| Pages 12-15 | Le musée Picasso d'Antibes |
| Voyage en Bourgogne en octobre 2024 | |
| Pages 15-16 | L'Abbaye de Cluny |
| Pages 16-18 | Les Hospices de Beaune |
| Pages 18-20 | Dijon : ville d'Art et d'Histoire |
| Pages 20-24 | Le musée des Beaux-Arts de Dijon |
| Voyage à Evian et Martigny, les 15 et 16 novembre 2024 | |
| Pages 24-26 | Exposition « Henri Martin et Henri Le Sidaner : deux talents fraternels » à Evian |
| Pages 26-29 | Exposition « Cézanne – Renoir Regards croisés » à Martigny |
| Pages 29-30 | Léonard Gianadda sur les traces de Tintin, à Martigny |
| Nos circuits et notre présence dans les manifestations locales | |
| Pages 30-34 | Comptes-rendus |
| Pages 34-36 | Compte-rendu de l'Assemblée générale |

Textes et photos : Maryvonne Auffinger, Charles Bernardi, Gisèle Bouzon-Durand, Elisabeth Duret, Paul Duret, Nicole Cardot, Salim Dermakar, Guy Fournier, Martine Guétaz, Joseph Guétaz, Nicole Laverdure, Annie Maas, Lydia Martinez, Dominique Masson, Serge Reynaud, Ghislaine Vincendon Duc.

Mise en page : Guy Fournier

Impression :  26 rue de l'Hôtel de Ville - 38110 La Tour-du-Pin.

Notre association est soutenue par :

